Directeur :
Antoine TURMO
Adresse : VIe Union Régionale C. N. T.
Bourse du Travail
Place Saint-Sernin
TOULOUSE (H.-G.)
★
ABONNEMENT
Annuel .. .. .. 20,00 F
Semestriel .. .. 10,40 F

ESPOIR

CNT AIT

HEBDOMADAIRE ◆ ORGANE DE LA VIe UNION RÉGIONALE DE LA C. N. T. F.

N° 84-85 — 18 AOUT 1963 — Prix : 0,40 F

NUMERO SPECIAL DE VACANCES

LA RÉVOLUTION SOCIALE

I. LE MOT ET LA CHOSE. — II. LA VERITABLE « LUTTE DE CLASSES ». — III. SEULS, LES ANARCHISTES SONT REVOLUTIONNAIRES. — IV. UNE COMPARAISON SAISISSANTE.

Par **Sébastien FAURE**

Les livres ont leur destinée (1). Les mots aussi.

Quand un mot pénètre dans une langue, il possède une signification claire et précise. Nul ne peut se méprendre sur son exacte portée; il exprime une idée, un objet, un état qui ne saurait être rigoureusement confondu avec aucun autre.

Puis, peu à peu, ce mot perd de son initiale précision. Il subit le sort de ces mets qui, accommodés à des préparations diverses et à des sauces variées, ne gardent presque rien de leur saveur naturelle.

A la longue et dans la mesure où il en est fait un usage courant, le même mot exprime des choses très différentes et, parfois même, opposées.

Cette cruelle destinée des mots qui, lentement dépouillés de leur pureté originelle, finissent par perdre toute acception nette, limitée, inaltérable, s'attache tout particulièrement aux mots qui revêtent les idées les plus larges et les plus nobles; tels, dans le domaine moral, ceux-ci : Liberté, Justice, Amour, Solidarité, Courage, Dévouement, Probité, Conscience, Dignité. Tels encore, dans le domaine historique et social, ceux-ci : Christianisme, République, Démocratie, Révolution sociale.

Je pourrais m'arrêter — et ce serait une étude intéressante — à chacun des mots que je viens d'énumérer, en fixer la signification à l'origine, en signaler les déviations successives, indiquer l'abus qui en a été fait, souligner les outrages qu'il a subis et je n'aurais pas de peine à établir que, suite de ces déviations, abus et applications erronées, l'Idée que représente chacun de ces mots, victime, au cours de sa longue carrière, de ces mutilations répétées et aggravées, est devenue méconnaissable et qu'est accomplir un véritable tour de force que de restituer à ce mot son sens positif, réel, indiscutable.

Mais je veux, dans cet examen rapide, ne m'arrêter qu'au mot « Révolution sociale ».

⁂

Je me rappelle — ô temps de ma jeunesse, comme tu es déjà loin ! — l'impression de terreur que jetait dans le monde bourgeois le seul mot de Révolution.

« Révolution », cela signifiait : confiscation pure et simple des fortunes particulières; suppression de tous les privilèges que la naissance, l'instruction, la richesse et le pouvoir confèrent injustement à une poignée d'individus; destruction de cette armature de violence collective systématisée qui va de l'infect mouchard à l'ignoble bourreau; abolition de l'Etat et de toutes les institutions de duperie, d'oppression, de brigandage et de répression qui en découlent et le soutiennet : gouvernement, parlementarisme, magistrature, police, armée; anéantissement des impostures juridiques, patriotiques, familiales, religieuses et morales, qui paralysent l'essor et le libre développement de l'individu; disparition de toutes les tyrannies, exploitations, flibusteries, inégalités, fourberies, injustices, compétitions, haines et crimes qui portent le sceau de tout milieu social dans lequel il y a, en perpétuel et fatal conflit, des riches et des pauvres, des gouvernants et des sujets, des chefs et des subordonnés.

Voilà ce que voulait dire le mot « Révolution ».

On n'abusait pas de ce mot, tant ceux qui éprouvaient le besoin de le prononcer ou de l'écrire se sentaient faibles à la pensée des forces incalculables dont il exprimait la violente irruption et le déchaînement brutal dans la vie des hommes.

Ceux qui avaient l'audace de le proférer publiquement avaient conscience que ce mot est de ceux qu'on se doit de ne pas employer à la légère, parce qu'il synthétise tout un monde de destructions et de bouleversements destinés à ensevelir à jamais sous les décombres la misère et l'esclavage et à faire jaillir de ces ruines nécessaires une vie nouvelle faite de Bien-Etre, de Liberté et d'Harmonie.

Aussi, fallait-il voir le frisson d'épouvante que provoquait chez les privilégiés ce mot terrifiant : « Révolution », mais par contre, émotion profonde et le tressaillement d'espérance que ce mot magique faisait descendre jusqu'au cœur des déshérités !

⁂

Il n'en est plus ainsi.

Tous les écrivassiers qui déposent dans les journaux leurs petites ordures et tous les sonores et vides bavards de parlement et de réunion publique prodiguent, à plume et à bouche que veux-tu, ce mot « Révolution » si riche, pourtant, de menaces contre les uns et de promesses pour les autres.

Tous l'emploient ou, plus exactement, l'exploitent astucieusement à tout propos.

Les Royalistes ne dédaignent pas d'y recourir quand ils proclament l'urgence d'en finir avec le régime républicain et lorsque, pour électriser leurs éléments jeunes, pour soutenir la ferveur de leurs partisans, pour faire cracher au bassinet les riches douairières et pour calmer l'impatience des imbéciles qui sont las d'attendre sous l'orme le retour du Roi, ils déclarent, en termes rudes et violents, que l'heure est venue d'étrangler la Gueuse.

Les flagorneurs du suffrage universel qui se prétendent Radicaux-socialistes et, par dessus le marché, Démocrates, sont rangés d'un si violent désir et d'un si pressant besoin de capter la confiance et de piper les suffrages des travailleurs, qu'ils abusent, avec une déconcertante désinvolture, du mot « Révolution », dont ils torturent le sens.

A l'occasion de la moindre réforme proposée ou introduite dans la mécanique juridique, fiscale, militaire, diplomatique ou scolaire, ces saltimbanques présentent cette insignifiante et stérile mesure comme une sorte de « Révolution » dans le fonctionnement des Lois, dans l'administration des Finances publiques, dans l'organisation des Armées, dans le jeu des relations diplomatiques ou dans les principes et les méthodes de l'Enseignement.

En réalité, c'est une manœuvre à l'aide de laquelle ces politiciens sans vergogne s'ingénient à masquer la ridicule timidité de leurs programmes et la stérilité des réformes qui y sont inscrites. Par l'audace volontairement outrée du mot « Révolution » qui les pose en champions du Progrès, résolus à ne reculer devant aucune mesure, ils espèrent se préserver de l'accusation de lâcheté dont les électeurs déçus seraient enclins à les accabler.

Le Parti Socialiste (S.F.I.O.) est né, il a grandi, il vit encore à l'ombre du mot superbe : « Révolution ». Il serait comique d'entendre les Blum, les Boncour, les Varenne, les Renaudel, les Moutet, les Auriol, les Compère-Morel et les autres ténors de cette troupe lyrique s'affirmer révolutionnaires; oui, ce spectacle serait d'un comique irrésistible, si ces méprisables comédiens n'étaient pas pris au sésieux et crus sur parole par les prolétaires naïfs et médusés à qui leurs déclarations emberlificotées — ils se disent révolutionnaires, sans l'être, tout en l'étant — finissent par persuader que les discoureurs du Parti Socialiste sont les fourriers de la Révolution sociale.

Toutefois, c'est aux bluffeurs incomparables du Parti Communiste que revient la palme dans l'art de faire subir les pires outrages au mot : « Révolution ».

S'ils ont la plume en main, ils n'écrivent pas dix lignes et s'ils tiennent le crachoir, ils n'enfilent pas cinq phrases sans que, de leur encrier et de leur bouche, ne sorte le mot « Révolution ». Ils le glisent partout, à qui mieux mieux, à tout bout de champ.

Et ils ne se contentent pas d'en user et d'en abuser à propos de tout et de rien, ils entendent, en outre, l'accaparer à leur exclusif profit et en interdire l'emploi à tous autres.

C'est comme une firme qui leur appartiendrait, comme un brevet d'invention ou une marque de fabrique déposée que, seuls, ils auraient le droit d'exploiter : la Révolution est à eux, toute à eux, rien qu'à eux.

Et pourtant !...

Mais n'anticipons pas...

Le pire est que d'assez nombreux travailleurs, à l'esprit simpliste et totalement ignorants du problème social, se laissent prendre au mirage de cette mystification grossière que les dictateurs et les roublards du Parti communiste ont élevée à la hauteur d'une religion.

⁂

Ainsi, royalistes, républicains, socialistes, communistes, les gens de toutes opinions et les partis politiques de toutes nuances trafiquent du mot « Révolution » dans lequel ils incorporent des idées non seulement très différentes, mais encore contradictoires.

L'ensemble d'idées et de faits que signifiait, à l'origine, le mot « Révolution » et qu'il semblait impossible de détacher de ce mot s'en est insensiblement éloigné.

Révolution ? Pour les Royalistes, c'est l'étranglement de la Gueuse et le retour à la monarchie.

Quelle absurdité !

Révolution ? C'est, pour les Radicaux-démocrates, l'ensemble disparate, incohérent et inefficace des mesures de détail et des modifications de surface qu'impliquent, dans le domaine juridique, social, militaire, diplomatique ou scolaire, des abus par trop révoltants et des pratiques par trop scandaleuses.

Quelle sottise !

Révolution ? Pour le Parti socialiste, c'est, au prix de l'abandon du programme socialiste, et au mépris des doctrines propagées par les penseurs et théoriciens socialistes eux-mêmes, la montée vers le Gouvernement d'une équipe de conseillers d'Etat, d'avocats, de journalistes, de vétérinaires et d'ex-travailleurs dans l'estomac de qui l'exemple des Mac Donald, Ebert, Noske, Scheidemann, Vandervelde, Branting, Guesde, Sembat, Albert Thomas, a porté jusqu'à ses limites extrêmes la fringale du Pouvoir.

Quelle trahison !

Révolution ? Pour le Parti Communiste c'est, sous des masques nouveaux et sous des formes inédites, la continuation aggravée de ce qui est : l'Etat tyran, le Bureaucratisme rongeur, l'Armée sanguinaire, la Magistrature vendue, la Police infâme, les classes antagoniques, le commerce voleur, l'échelle des traitements et des salaires, la prostitution et la mendicité, la répression, le brigandage légal et l'assassinat; enfin, pour couronner le tout, l'accord diplomatique, financier, commercial, industriel et, pour tout dire, l'entente officielle gouvernementale — entente cordiale et continue — entre l'Etat dit « paysan et ouvrier » et les Etats capitalistes.

Quelle infamie !

Révolution ? Les ambitieux, les intrigants, les bateleurs de la politique et leurs laquais ont fait de ce mot un vocable qui ne signifie plus rien et dont ne s'effraient pas plus les dirigeants que ne s'enthousiasment les dirigés.

Seuls, les Anarchistes — parce que, seuls, ils sont révolutionnaires — ont conservé au mot « Révolution » et à l'idée fondamentale qu'il exprime, sa signification haute, pure, large, inaliénable.

Salie, déshonorée, odieusement galvaudée, l'idée de Révolution doit être purifiée, réhabilitée et remise en pleine lumière.

C'est un travail indispensable, afin que, dans tous les pays, les fourbes soient confondus et les sincères rassurés.

II. — LA VERITABLE LUTTE DES CLASSES

Et maintenant, revenons au sens exact du mot « Révolution » et à la portée positive de l'Idée qu'il exprime.

J'ai dit plus haut ce que, il y a quelque quarante ans, on entendait par : « la Révolution Sociale ».

En dépit des innombrables altérations que j'ai citées et qui sont imputables surtout aux pseudo-révolutionnaires de la Social-démocratie et du Parti Communiste, l'ensemble des faits sociaux qui se trouvent inclus dans l'idée de Révolution est restée le même et qui s'en éloigne peu ou prou devient, ipso facto, et quoiqu'il s'en défende, un contre-révolutionnaire.

Les institutions actuelles sont inaméliorables. Elles engendrent inévitablement, c'est-à-dire sans qu'une mesure quelconque puisse modifier ce résultat fatal, la misère et la servitude d'une part; l'opulence et l'oppression de l'autre.

On peut introduire dans le régime économique actuel toutes les modifications possibles et imaginables; aussi longtemps que le principe même sur lequel repose ce régime sera maintenu, les inégalités et les conflits se perpétueront.

C'est en vain que l'Etat propriétaire et patron se substituera aux patrons et propriétaires actuels, la gérance du premier aboutira aux mêmes conséquences que celle des seconds; faveurs et profits renaîtront inéluctablement sous des espèces et apparences nouvelles et amèneront fatalement le retour à l'existence des deux classes en lutte : celle des privilégiés et celle des déshérités.

Il en est de même du régime politique. On peut y faire pénétrer tous les changements que concevront l'homme d'Etat le plus subtil et le réformateur le plus sagace, rien, absolument rien n'enlèvera à cette Institution maudite : l'Etat, son caractère essentiel, fondamental qui, dans la pratique, est de légiférer, d'imposer, de réglementer, de proscrire et de réprimer. Et comme, pour faire observer la réglementation et sévir contre ceux qui la violent individuellement; comme, pour soumettre et « faire rentrer dans l'Ordre » les collectivités qui s'insurgent, il est indispensable que l'Etat — quel qu'il soit — ait à sa disposition magistrats, policiers, soldats, gardiens de prison, fonctionnaires et employés de toutes sortes nécessaires au mécanisme administratif, judiciaire et répressif, c'est, fatalement encore, sous des espèces en apparences nouvelles, le retour à l'existence de deux classes en opposition : les maîtres qui commandent et les sujets qui obéissent.

Il appert de ce qui précède que, prise dans son ensemble et sans restriction, c'est-à-dire envisagée totalement, la lutte des classes, dans ses rapports avec la Révolution sociale, ne comprend pas seulement la lutte de la classe économiquement exploitée contre la clase capitaliste, mais encore la lutte de la classe politiquement asservie par la classe gouvernante.

Sous peine d'être mutilée et stérile, la lutte des classes doit être à la fois économique et politique; elle a pour conséquence de dresser ceux qui sont exploités et opprimés contre ceux qui les exploitent et les oppriment.

Ils se trompent lourdement ceux qui, comme les républicains et démocrates, prétendent liquider la question sociale par une solution purement politique. Ils ne se trompent pas moins grossièrement ceux qui, comme les adeptes de la S.F.I.O. (Parti socialiste) et ceux du Parti communiste comptent liquider la question sociale par une solution purement économique.

La solution strictement politique laisserait subsister tout entière la lutte entre exploiteurs et exploités;

(Suite en page 2.)

LA REVOLUTION SOCIALE

(Suite de la page 1)

la solution exclusivement économique laisserait subsister tout entière la lutte entre oppresseurs et opprimés.

Au lendemain d'une demi-Révolution à laquelle survivrait ou le Capitalisme ou l'Etat, on constaterait promptement que, en réalité, tout resterait à faire, parce que le maintien de la propriété capitaliste, c'est-à-dire de l'exploitation économique, conduirait fatalement au retour de la domination politique et parce que la survivance de l'Etat oppresseur conduirait fatalement au retour de l'exploitation économique.

III. — SEULS, LES ANARCHISTES SONT REVOLUTIONNAIRES

Etant donné que tous les Partis politiques, sans aucune exception, ont pour bout, non pas de briser le Pouvoir, mais de l'arracher — légalement ou illégalement — à ceux qui le détiennent, afin de l'exercer à leur tour. on peut, on doit affirmer que tous les Partis politiques sont contre-révolutionnaires. Si un Parti politique a l'impudence de se dire le Parti de la Révolution, c'est une flagrante imposture.

Seuls, les Anarchistes proclament que, sans un bouleversement social détruisant jusque dans leurs racines le Capitalisme et l'Etat, c'est-à-dire l'Autorité sur les choses : La Propriété, et l'Autorité sur les personnes : le Gouvernement, il n'y a pas, il ne saurait y avoir de Révolution véritable.

Seuls, ils enseignent, loyalement et sans peur, cette vérité capitale et c'est pourquoi ils sont combattus et persécutés avec l'acharnement que l'on sait, par tous les Gouvernements existants et par tous les Partis qui ambitionnent de s'emparer de l'Etat.

Le verbalisme dont se sert un Parti et les moyens qu'il préconise n'ont, en soi, aucune signification ferme et positive; le but qu'il se propose importe seul.

Le pire réactionnaire peut utiliser la terminologie la plus subversive; ce verbiage ne l'empêche pas de demeurer réactionnaire. César peut dissimuler son despotisme, sous le magnifique manteau de la Liberté; il n'en reste pas moins César. Un parti de dictature peut préconiser l'usage des méthodes révolutionnaires pour conquérir le Pouvoir, il n'en est pas moins un parti de dictature et, par conséquent, de contre-révolution.

Le langage employé et les moyens d'action préconisés ne sont que des fictions; le but poursuivi est la seule réalité qui compte.

Il y a des siècles que le poète latin s'est écrié : « *Sunt verba et voces; proetereaque nihil !* » « Ce de plus ! »

Cette citation s'applique avec une sévère et rigoureuse exactitude aux déclamateurs socialistes et communistes qui galvaudent le mot « Révolution » et mentent à l'Idée que ce mot exprime.

IV. — UNE COMPARAISON SAISISSANTE

Le sujet que j'étudie est trop vaste pour qu'il me soit possible de le traiter, comme je le voudrais et comme il le faudrait, dans les quelques pages dont je dispose ici.

Toutefois, avant de terminer, je tiens à recourir à une comparaison afin de préciser mieux encore l'Idée de Révolution et de la dégager de toute interprétation équivoque.

Tout le monde sait que, après avoir été durant des siècles et des siècles, le jouet de la Nature, l'homme consacra toutes les ressources de son énergie et de son ingéniosité à la conquête de celle-ci. Alliés à leur désir instinctif de se déplacer librement et rapidement et de marcher à la découverte des régions lointaines, les besoins mêmes d'une civilisation de plus en plus élargie poussèrent nos aieux à se frayer, sur terre et sur mer, des routes de plus en plus faciles et sûres et à se procurer des moyens de locomotion de plus en plus rapides et confortables.

Nul n'ignore les magnifiques résultats obtenus depuis longtemps déjà sur ces deux éléments : terre et eau. Il restait à conquérir le troisième : l'air. Cette conquête soulevait un problème en apparence insoluble. Il semblait impossible qu'un corps plus lourd que le volume d'air déplacé parlui pût s'élever et se maintenir dans l'espace, il paraissait plus impossible encore qu'il luttât victorieusement contre les vents qui, sans cesse, agitent plus ou moins violemment les couches atmosphériques.

On était bien parvenu à réaliser dans l'aérostatique des progrès sensibles et à obtenir des résultats appréciables. Mais ceux-ci ne résolvaient pas le problème; ils n'en déplaçaient pas les termes : c'est sur le principe du « plus léger que l'air » que se poursuivaient les recherches des infatigables savants et inventeurs. Ces recherches aboutissaient à des améliorations, à des perfectionnements de détail incontestables; mais l'espace n'en continuait pas moins à garder son secret.

Quelques audacieux parvinrent pourtant à le lui arracher. Ils eurent l'idée d'abandonner le principe du « plus léger que l'air » et de recourir au principe diamétralement opposé : celui du « plus lourd que l'air ». Ils firent table rase de tous les procédés, de toutes les méthodes, de toutes les applications s'inspirant du « plus léger que l'air » et les résultats de ce bouleversement total dans le principe et les méthodes furent promptement merveilleux.

L'abandon du « plus léger que l'air » et la mise en pratique du « plus lourd que l'air », voilà ce que, dans le prodigieux problème de la navigation aérienne, on peut appeler proprement une Révolution.

Le lecteur devine sans effort où je veux en venir. Il discerne clairement le sens de ma comparaison. Je le résume en quelques lignes :

Dans le domaine historique et social comme dans le domaine scientifique, il n'y a de révolution véritable, au sens profond et exact de ce mot, que lorsqu'il y a bouleversement de fond en comble, lorsqu'il est fait table rase des principes en cours et de leurs applications, lorsqu'on adopte un point de départ tout à fait nouveau, lorsqu'on opère sur une base et une pratique non seulement différentes, mais encore diamétralement opposées.

Or, le principe d'Autorité est, nous l'avons vu, celui sur lequel repose la Société actuelle.

L'Idée de Révolution sociale comporte donc nécessairement : et l'abandon total, la suppression définitive de toute structure sociale ayant pour fondement le principe d'Autorité, et l'adoption et la mise en pratique du principe et des méthodes diamétralement opposés : le principe et les méthodes de Liberté.

L'Autorité, c'est « le plus léger que l'air ». On connaît les décevants résultats qu'elle a donnés. La Liberté, c'est « le plus lourd que l'air ». Qu'on se décide à en faire l'expérience; et on sera émerveillé des résultats qu'elle donnera promptement.

⁂

Les anarchistes ont l'inébranlable conviction que l'avenir leur appartient et justifiera leur doctrine. Ils ont la certitude que, tôt ou tard, après avoir épuisé, dans la douleur, toutes les méthodes et organisations qui procèdent du principe d'Autorité, les hommes en arriveront à les repousser avec horreur et à tenter, confiants et résolus, l'essai des méthodes et organisations qu'en prendre le principe diamétralement opposé.

Alors, mais alors seulement, l'Idée de Révolution triomphera et se développera sur le plan des réalités. Alors, et seulement alors, le « Tout appartient à quelques-uns » de la période capitaliste ayant fait place au « Tout appartient à tous » des temps libertaires,et le « Tous obéissent à quelques-uns » des époques autoritaires ayant été remplacé par le « ni maîtres, ni serviteurs; tous égaux et libres » de l'ère anarchiste, tous les Individus, sans distinction de sexe, d'âge et de nationalité, vivront dans le Bien-Etre et la Liberté qu'il auront conquis par la Révolution véritable.

Sébastien FAURE.

---

(1) « *Habent sua fata libelli* ».

LA EPOCA DIFICIL
La Niñez

Ninguna fase de la vida es tan difícil, ni deja huella tan profunda como la época infantil de cada ser, hombre o mujer, pues el niño percibe las impresiones, que le guarda la vida diaria en estado de pureza y en general estas impresiones de la infancia son las que más hondas quedan grabadas en la mente de la persona.

Por ello se deduce la gran importancia que tienen en la futura formación de cada ser, los primeros elementos que vive y percibe el niño o niña en sus primeros pasos y que, para bien o para mal, formarán en su conducta moral y su carácter.

El que el niño, al empezar a comprender, más bien instintivamente, la vida que le rodea, se crie en un ambiente de miseria o de esplendidez, de ambiente religioso o libertario, que sólo escuche de sus familiares un lenguaje grosero o correcto, en un ambiente casero autoritario y disciplinado, o con libertad y plena armonía, he aquí una serie de factores que ya por separados cada uno en antitesis, ya de forma entremezclada, según cada caso y lugar, formarán o deformarán, física y moralmente, el futuro del hombre, que al ingresar en la sociedad activa aportará su residuo humano, su personalidad para bien o para mal de la misma, que en sí no es más, desgraciadamente, que la suma de todos los seres formados o a mitad formar, ya sean católicos o ateos, sucios o aseados, coléricos o pacientes, groseros o educados y que han heredado sus defectos o sus virtudes a consecuencia del ambiente que vivieron siendo niños.

La Iglesia romana, a la que se se le puede acusar de todo, pero a la cual no se le puede negar su experiencia dos veces milenaria de la persona humana, no olvida ni un solo instante la importancia vital para su porvenir, del problema de la infancia, por ello en todos los países del mundo, podrá hacer concesiones de detalle en otros aspectos, pero en lo que nunca cederá es en su deseo de acaparar a toda la infancia en edad escolar, como lo hemos visto recientemente en Francia, y algunas partes de los Estados Unidos, y ya sabemos que en los países donde ella ejerce un total dominio (Italia, España, Portugal), no hay un solo niño de edad escolar que no tenga que tragarse con aburrimiento o a la fuerza, los absurdos y antiguos evangelios para así tener gente sumisa, sin voluntad para el día de mañana.

Todo movimiento social, político y religioso, que quiera sobrevivirse, está obligado, so pena de desaparecer, a crear su rama juvenil; por eso yo siempre consideré como un acierto clarividente, el de los compañeros del Movimiento Libertario, que dándose perfecta cuenta de esta verdad social, crearon en España la Federación Ibérica de Juventudes Libertarias, que vino a colmar un vacío, del que se hubieran aprovechado otros movimientos como el católico, el socialista, el comunista, etc., etc.

El niño, sin capacidad para comprender y discernir muchas cosas, es víctima obligatoria del ambiente en que vive, y como no tiene defensa ni experiencia moral para discernir, ni explicarse lo bien o mal motivado de las cosas de una actitud, de una palabra, de una acción, de una disputa, es víctima irremediable de los abusos y contradicciones de la absurda sociedad actual.

Por todo ello, los padres o familiares del niño tienen una responsabilidad de educación de duras consecuencias, según le den preparación acertada o desacertada.

Lo ideal sería que al niño, aparte las condiciones materiales necesarias como higiene, vivienda y comida sana, no se le coaccionara con ningún temor humano y religioso, se le habituara de forma constante a tener siempre confianza primero consigo mismo y luego con los demás, y tampoco se le tratara con palabras groseras y duras (que el niño no olvidará nunca), ni con malos tratos físicos que hagan comprender al niño el uso de la fuerza y el reino de la intusticia humana.

Que el niño o niña evolucione moralmente puro, como en su principio, sin recibir sedimentos antinaturales, como la religión y el misticismo, sin grosería, suciedad o brutalidad, que vean en sus padres unos amigos, que le comprenden y que le ayudan a salir de los problemas que él solo no llega a comprender. De esta forma al ser mayor, el niño o niña, será una célula humana perfecta, en una sociedad perfecta y normal, por haber vivido una infancia sin coacciones de ninguna clase y en completa armonía con la Naturaleza.

Rafael GARCIA

NECROLOGICA

JOSE SOBREPERA

El día 17 de julio, después de larga enfemedad, falleció en el Hospital de Perpignan, a la edad de 74 años el compañero José Sobrepera, natural de la Pobla del Ciervo (Tarragona).

Cenetista convencido, de nobles sentimientos y de acusada personalidad, cuando en el puerto de Tarragona, la Empresa concesionaria de la carga y descarga de mercancías, a la implantación de los llamados Jurados Mixtos, le exigió colocara su fotografía en su carnet de trabajo, se negó rotundamente y prefirió abandonar el trabajo, antes que someterse a exigencias que pugnaban con los principios confederales y con su conciencia de hombre libre.

Militante de conducta intachable, siempre había cumplido con sus deberes sindicales y consecuente con el ideal, durante toda su existencia puso cuanto estuvo a su alcance a favor de la justicia y de la libertad.

La F. L. de Perpignan da el más sentido pésame a sus hijos, entre ellos, al compañero Mario Sobrepera, residente en Londres y a toda la familia.

El Secretariado.

REALIZACIONES REVOLUCIONARIAS
EL CINCA Y SUS COLECTIVIDADES

Siempre he oído decir que la C.N.T. es una organización sindical, sola y exclusivamente de explotados. Caso curioso: en el bajo Aragón, un sesenta por cierto de hombres afiliados a la C.N.T. no eran ni explotados ni explotadores. Vivían del producto de sus propias tierras en regadío o en secano, y por lo tanto esto no les impedía llevar el carnet de la C.N.T. en regla; acudir a todas las asambleas del sindicato de campesinos y presentar bases a los caciques: la jornada de ocho horas y aumento de jornal, no para ellos, sino para los demás compañeros que todavía dependían de un salario. Obra muy difícil, porque, desgraciadamente, los pocos que dependían de un jornal, no eran todos de la C.N.T. había entre ellos los rastreros y esquiroles que solo obedecían al cacique.

Al estallar el movimiento, los hombres de la C.N.T., asalariados y pequeños propietarios, se encontraron codo a codo en la calle contra la Guardia civil, los caciques, con sus esquiroles y rastreros; el cura no estaba porque tomó las de Villadiego dos dían antes. Una vez la sedición facciosa sofocada, los mejores compañeros se fueron con Durruti; digo los mejores desde el punto de vista físico, para el duro trabajo del campo. Pero eso no nos impidió, a los niños y ancianos, de poner en práctica los verdaderos principios de la C.N.T.: el comunismo libertario. Cada uno trabajaba con arreglo a sus fuerzas y consumía con arreglo a sus necesidades.

La abolición del dinero es la mejor obra que un régimen puede hacer, cuando se hace dueño de la situación, sea por la fuerza de las armas o por una mayoría parlamentaria. Así termina toda la porquería que en la sociedad puede existir.

Casi dos años estuvimos sin ver un céntimo; a los quince días de la abolición de la moneda, ya no nos acordábamos siquiera de si había existido.

En la Ribera del Cinca, tierra que me vió nacer, hubo pueblo en que estuvimos trescientas familias reunidas en la colectividad; con hombres con una cultura más o menos elevada, supimos resolver el problema económico y social en 15 días, realizando una organización de trabajo ejemplar. Prueba de ello: jamás la Ribera del Cinca había obtenido cosechas como en el año 1937. Por ejemplo, la huerta. Las tierras de regadío sólo eran abonadas las que pertenecían a los caciques, porque poseían buenos rebaños y dinero para comprar abonos. En las tierras de los demás ciudadanos, no se criaba nada, o poca cosa.

El nuevo régimen terminó con todas las injusticias; todos los bienes pasaron a beneficio de la municipalidad; todos los rebaños fueron distribuídos por parcelas por el delegado de los pastores.

El delegado de los labradores puso un grupo de carros solo para recoger los inmensos borguiles de paja mal metida por las eras, y llevarlos a los respectivos corrales del ganado. Todas las semanas, en el tiempo de la primavera, se sacaba el estiércol y se echaba pajuza. Esto nos permitió abonar toda la huerta y sacar más maíz en un año que en diez, con el viejo régimen, sin olvidar el valor que sacamos con los árboles frutales.

Este relato no sería imparcial, si no hiciéramos resaltar el magnífico trabajo llevado a cabo por las compañeras en la siega del trigo y la recogida de las patatas, el maíz, los higos, las aceitunas y en la administración de la cooperativa, así como en el taller de modistas. Jamás han ido los chicos tan bien vestidos al colegio; jamás los ancianos estuvieron tan bien atendidos. ¡Pobres compañeros, con cuanta fe y con cuanta ilusión trabajaban!

Desgraciadamente, este bien de todos duró poco. La mayoría de estas compañeras fueron encarceladas cuando se perdió Aragón; el fascismo les cortó el pelo, las arrastró por las calles, les hicieron tragar aceite de ricino para sacarles, según decían, «todo los que les quedaba del nuevo régimen».

Nosotros tuvimos más suerte: salvamos la vida, y nos libramos de estas humillaciones. Aunque en los campos de concentración de Francia nos esperaban otras.

¡Qué triste es haber perdido todo aquel paraíso que hicimos con nuestras manos, nuestras conciencias y nuestros ideales!

BALLOBAR

Vient de paraître :

« UN CENTENAIRE BULGARE PARLE »

par Nicolás STOINOFF

Prix : 8 F 50

Demandez-le aux Services de Librairie de la C.N.T., 4, rue Belfort, Toulouse, et 24, rue Sainte-Marthe, Paris (10e).

Las realizaciones sociales

RUBI

En admirable bordado, a los lindes del recio, audaz y expresivo territorio de Rubí, se encuentran, en relieve los felices espacios de Ullastrell, Tarrasa, Sabadell, Castellbisbal, Papiol y S. Cugat del Vallés, con la magia, la indole y el sello especial de sus brillantes matices. La característica del grato término municipal de Rubí, si bien parece, viene a ser la de un fuerte grabado o cromo, con vivos contrastes. Emblema de tonos robustos, sugestivos y ensoñadores. Alcazaba de señales rientes y tentadoras .Pilar de aderezos. Orla de vigores .Area de una sede gentil, y de unos puntos curiosos, simbólicos e intensos.

Al premio de motivos y por lo que atañe a la dorada órbita de pormenores, desde luego, en buen grado, tiene sus aprecios, entre otras prendas de actividad, el molino de la Bastida. Del mismo modo, en cuanto a las fincas, dominios, fundos y casas de labor destacan, entre un cierto y considerable número de torres y estadías, Can Xercavins, Bosch y Claveri. De igual manera, Oriol, Mus, Roch y Cabañas. Tanto en los medios de la industria textil, como en los demás lugares y establecimientos de obra y servicio, en excelsa y augusta virtud, resplandecen los apegos, las aficiones, los desvelos, las firmezas, los serios cuidados y las notable aptitudes. Así, el acentuado sentido de viveza, tesón y energía de unos cultivadores de remarcables constancias, de encendidos arrestos, de fervorosas atenciones, de proverbiales esmeros y de una pronunciada aplicación al aprovechamiento de todas las medidas y probabilidades, en anhelo, en tendencia al mayor desarrollo posible de útiles resultados, hace que los campos presenten una fisonomía de alegre y hermoso colorido. Con el timbre de mayoría aparecen las tierras de secano. Empero, las de regardío tienen un signo de altura .En el nácar de las tareas y de las consecuciones sobresalen, entre otros alcances, los cereales, la cría de cerdos, la vid, las avellanas y las hortalizas.

Sobre la gracia de luces e imágenes y en lo que se refiere a los diversos detalles, tintes, rasgos y atributos, con una dulce inclinación, con un tierno doleite es estimada la Font del Felip, cual otras risueñas, gustosas y lindas particularidades. En ámbar de notas, aires y trazos, por su lado figura, entre otras distinciones, el Castillo de Barbará. Asimismo, en un tanto de singulares aspectos, tiene sus realces, entre otras marcas y enseñas, el Campo de Deportes.

A la orilla de la grave riera de Rubi, la clara y palpitante localidad seduce, en primor, por sus méritos amables y generosos. Otrora «Rubricata», verdaderamente, en todo tiempo cautiva, cuan tanto reluce, en el valle. Solícita y sentimental, su adorno de alzada es de 9 193 habitantes. Suave y vistosa, la romántica villa de Rubí nos ofrece, entre sus muestras y destellos, el Monumento artístico, de estilo romano; la estatua del ilustre músico José Anselmo Clavé; el lazo cooperativo «La Rubinense»; la Sala de espectáculos ;el Grupo escolar que, para los hijos de los trabajadores, fué creado por un don de los hermanos Rivas; el Casino; las fuentes y el Ayuntamiento. Así, el Parque municipal; las Escuelas; el Merendero del Bullidor; Casa Eaju, Aguilera, etc.; el Mercado; Can Fatjó; los Jardines; los Puentes y el Matadero. En lo mismo, las plazas de José Palet, Wilson, Ayuntamiento, Figueras, Salmerón, Clavé, Barbará y Pearson. Los paseos de Alfonso Sala, Claris y Riera. Avenida de Barcelona .Pasajes de Escardivol y Circunvalación. Las calles de Espoz y Mina, Chile, Blasco Ibañez, Virgilio, S. Jaime, Francisco Lairet, Cadmo, Dante Alighieri, Verdaguer. Sta Lucía, Cervantes, Tarrasa, Victor Hugo, S. Jorge, Lope de Vega Murillo, Rivas y Magallanes. Igualmente, entre otras, Colón, S. Miguel, Mariana Pineda, Calderón de la Barca, Pilar, Molino, Balmes, Quevedo, Santa Llusia, Fortuny. Garay, Prim, S. Pedro, Llobateras, Orso, Balsas y Castillo.

En el mismo resalte, las librerías, los cafés, las barberías, los comercios, las sastrerías, los establecimientos de comestibles. las tocinerías, los destilados y la fábrica de pastas alimenticias. Al igual, las unidades y manufacturas de la industria textil, los curtidos, la aserradora, las carreterías, los nexos y ajustes de la industria metalúrgica, la alfarería, los garages, la seda, la cerrajería, el material eléctrico, las mantillas, la bóvila, los tintes, la calderería y, entre otros establecimientos, la fábrica de cremalleras.

Amable y acogedora, la simpática formación se halla, por sí, relativamente, a cinco kilómetros de S. Cugat del Vallés, nueve de Papiol, cinco de Castellbisbal, ocho de Tarrasa y nueve de Sabadell. De la misma manera, a 18 km. de la capital mediterránea, 158 de Lérida, 340 de Zaragoza y 680 de la suntuosa ciudad del oso y del madroño.

El agua viene de Can Corbera. La electricidad procede de «La Canadiense». En lo que afecta al gráfico de comunicaciones, existe la estación de los Ferrocarriles de Cataluña, vía ancha de Barcelona a Tarrasa, por Sarriá. Al rail, Barcelona, Sarriá, Vallvidrera, Las Planas, Valldoreix, S. Cugat del Vallés, Rubí, Les Fonts y Tarrasa. Una rama se encuentra establecida entre S. Cugat y Sabadell, perteneciente a la misma Compañía. Para la línea férrea de Barcelona a Zaragoza, por Lérida, suele tenderse a la estación de Tarrasa. En el riel o carril, Moncada, Sardañola, Sta María, Sabadell, Tarrasa, Villa-de Caballs, Olesa, Vacarisas, Monistrol, etc. Asimismo, para otras importantes direcciones aparecen los puntos de Castellbisbal y Martorell, al sudoeste. En otro aspecto, por la ardorosa villa de Rubí pasan grandes rutas, como, igualmente en ella se inician algunas carreteras y un buen número de caminos.

Las inclinaciones de la mayor parte del vecindario responden al sentido liberal. A la lejanía, los obreros de la fabricación textil se sintieron interesados por el nexo federativo de las Tres clases de vapor. Después de los cambios de situación general de los años de 1873 y 1874, entre un puñado, José Palet vino a distinguirse, además, en la campaña del sostenerse varias sociedades mutuas .Por el 1916, apareció el semanario «Sava nova», con sus aires de izquierda. Al 1918 fué constituido el Sindicato Unico de Oficios Varios. Entre los litigios, se produjeron huelgas en la construcción y en los establecimientos textiles y metalúrgicos. En el 1920 salió el hebdomadario «Lluita», con su matiz, no a derecha. Entre las prácticas, albañiles y peones formaron una colectividad o cooperativa de trabajo. Por el 1921 empezó a tomar cuerpo el grupo afinista. De igual las jiras comenzaron a obtener una buena concurrencia. A ellas asistió la estimada familia Montseny. Asimismo, Bonafulla, Albelrola y otras individualidades de prestigio. Por una serie de provocaciones, los constructores de línea tuvieron varios paros e incidentes. En el gran Centro de la localidad se dieron actos importantísimos. A la palabra entre otras recias figuras, Pestaña, Peiró y Peronas. Del grupo «Renacimiento»: Panina, Roura, María Durán, Marset, etc. A Rubí, en 1927, pasó el secretariado regional de relaciones de los grupos afines. Juan Marset formó parte de la delegación de Cataluña, en la conferencia libertaria peninsular que se celebró en Valencia los dias 24 y 25 de julio de 1927. Otros actos y, entre los oradores. Jaime Rosquillas Magriñá, del grupo «El Productor», de Barcelona. Un paro vino a realizarse con motivo de los acontecimientos de Jaca, del mes de diciembre de 1930. Una impresión: la naturaleza seria y afable de los hermanos Rosell. En fuerte desgracia, Joaquín Panina fué fusilado en el país de los gauchos. Varios compañeros participaron en los sucesos de Tarrasa, de febrero de 1932. En la consulta del 12 de abril de 1931, la mayoría del pueblo optó por la izquierda. Así, en la del 19 de noviembre de 1933. Del mismo modo, en la consulta del 16 de febrero de 1936.

El alzamieto militar y fascista de la zona del protectorado marroquí, del 18 de julio de 1936, no fué, en todo, una sorpresa; más, las noticias produjeron, desde luego, una profunda emoción. Las personas se fueron encontrando. La fiebre fué en aumento. Al día siguiente, domingo, las calles se animaron, bien de mañana, y las actitudes se manifestaron de manera efervescente y decisiva. Se tomaron las armas de caza. En la localidad había un cabo y tres agentes de Mozos de escuadra, en la casacuartel. Se les fué a visitar, y se unieron al pueblo. Militantes se trasladaron a Barcelona y a otros puntos. A la par, fué creado, como en tantísimos lugares, el comité local de defensa. En tendencia renovadora, vino a realizarse la intervención de talleres y fábricas. Así, almacenes y depósitos. De ahí, los responsables de gestión y las comisiones gestoras en los distintos establecimientos. Igualmente, vino a formarse la colectividad agrícola, con la reunión de útiles, aperos, etc. Las faenas se efectuaron, principalmente, por el sistema de equipos. La mayoría de voluntarios se adhirió a la Columna Durruti. Fueron fabricadas espoletas. Igual, otros materiales de guerra. Entre las virtudes, otra distinción: la obra del semanario confederal. Con ánimo, fueron mejoradas las condiciones de las piezas de Can Serra y de otras fincas, estadas y juntías. Se formó el Consejo municipal, con la participación de la C.N.T. Más adelante, la presidencia del consejo pasó a un miembro del Sindicato Unico. Con afecto, fueron acogidos refugiados de Madrid. En buena inteligencia, se realizaron intercambios con Pina, Caspe y otros sitiales. Con especial cuidado, se atendió a los niños, a las mujeres y a los ancianos. Unidades del 11 Cuerpo. etc., descansaron en la villa. Con toda amorosidad, se hicieron envíos de víveres a las líneas de combate.

Por el mes de noviembre de 1938 se notaron concentraciones del enemigo. El 23 de diciembre el empuje fué terrible por el sector del XII Cuerpo de Ejército. Las columnas adversas, con enorme material, consiguieron Borjas Blancas, el 5 de enero de 1939. El 15, cayeron Reus y Tarragona. Al 24, las huestes contrarias avanzaron por la parte de Martorell. A continuación, como otras localidades, Rubí quedó envuelta en el huracán de los mayores infortunios. Las jaurías detuvieron y torturaron de manera atroz e implacable. A mujeres se les cortó el pelo. Asimismo, algunas fueron conducidas a la cárcel. Además de las desapariciones, detenidos que fueron llevados a Barcelona, por desdicha, terminaron delante de los piquetes de ejecución.

Rieras tienen el aspecto de peligros. De ello no están exentas las que más o menos vienen a tener sus orígenes por la montaña de S. Lloréns. Las violencias torrenciales del mes de septiembre de 1962, dolorosamente, ocasionaron un gran número de víctimas.

Por el exilio, existen varias familias de Rubí, con el recuerdo fijo de tantas y tantas desgracias. En alto grado emocionadas, junto, desean la puesta de medios preventivos, de eficacia segura, en todo lo posible. Dignas, rectas y sensibles, con la pena grande y profunda, y, en noble correspondencia de afecciones, anhelando, en general, el amplio desarrollo progresivo del país, ellas ansían, como todo el conjunto de personas de ardiente corazón, el hundimiento total de la más ruda y cruel de todas las dictaduras.

Manuel JIMENEZ.

LA SINCERIDAD
fundamental estimulo de la honradez y de la amistad

Muy triste es verse obligado a esconder la cara de la vista de las gentes cubriéndose con la máscara de la hipocresía, del servilismo y de la insinceridad, pero muchos son los que voluntariamente la llevan y rara vez muestran el rostro de su verdadera personalidad. Casi siempre lo ocultan bajo la engañosa máscara de la doblez, la insinceridad e hipocresía.

Hay quienes saben de sobra que no son lo que fingen ser, pero parece como si no se dieran cuenta de la desmoralizadora influencia de su fingimiento que socava su carácter, y actúa como un fermento en su naturaleza desvaneciendo la confianza en sí mismo y la propia estimación.

Ha de considerarse cada cual como si debiera obtener de su vida el mayor beneficio posible, esto es, hacer el mayor bien a que sus fuerzas alcancen, y nadie puede creer en sí mismo si no es sincero y veraz, si conoce que lleva una máscara. Ante todo ha de ser hombre sincero consigo mismo, y así podrá serlo con los demás tan seguramente como la noche sigue al día.

Hay quienes han acumulado fortunas y sin embargo no lograron merecer la confianza de nadie porque suenan a falso y no son sinceros. Conocen que ocultan su verdadera personalidad bajo una máscara.

Siempre desconfiamos de quienes cierran las puertas de su corazón, y creemos en quienes son sencillos, sinceros, llanos y francos. Creemos en quienes no temen dar a conocer a los demás lo que piensan y sienten. No los respetamos porque tengan nuestras mismas opiniones, sino porque creen firmemente en la causa que defienden y están dispuestos a sostenerla sin vacilar. Repugnamos el trato de los que obran con antifaz. Necesitamos ver lo que un hombre es, no lo que aparenta ser.

La honrada sinceridad es indispensable característica de todo hombre verdaderamente grande, no con la postiza grandeza que presta la fama vocinglera cuando es un error público, sino la grandeza moral, la magnanimidad peculiar de toda persona de diáfana conducta por humilde que haya sido su cuna.

Porque por mucho talento que tenga, pronto se le echarán de ver las manchas de su carácter si está falto de sinceridad, de la base de todo prestigio personal. La insinceridad invalida cuantas virtudes pretenda tener un hombre. No hay otra cualidad o característica capaz de ocupar el sitio de la sinceridad.

Las personas sinceras no se encubren bajo la barnizada capa del fingimiento. No imitan ni remedan ni toman actitudes de comedia. No temen manifestar su opinión aunque no coincida con la de quienes lo escuchan. Le satisface con ser quienes son, y por esto los admiramos.

Quien trate de cultivar una prestigiosa personalidad debe ser original y tener el valor de presentarse a la vista y someterse al juicio de las gentes tal cual es, sin disimulos ni dobleces. Ha de decir lo que piensa cuando sea necesario decirlo, porque así fortalecerá su confianza, mejorará su criterio, será mayor su ecuanimidad y de más resuelto empuje su iniciativa.

Se ha dicho repetidas veces que la hipocresía es el tributo que rinde el vicio a la virtud, pues con máscara de virtud se encubre para gozar de favor entre las engañadas gentes.

Pero por mucho artificio de que se valga el hipócrita para encubrir sus morbosos sentimientos y disimular sus siniestras intenciones, nunca logrará ocultarlos tan por completo que no los descubran las personas sinceras, pues cuando menos lo espere, él mismo se delatará sin necesidad de que nadie lo señale con el dedo.

A veces una sola mirada traiciona y vende al hipócrita y le abre por sorpresa la puerta de su corazón, que él se empeñaba en mantener cerrada, permitiendo entonces que los demás vean el fingimiento allí aposentado y descubran los motivos que el hipócrita procuraba ocultar. Esto sucede lo mismo en el orden colectivo de las instituciones sociales que en el más estricto orden de la conducta individual.

El hipócrita no puede serlo por mucho tiempo sin que él mismo delate su fingimiento con una mirada, un ademán, un gesto, una palabra imprudentemente escapada de sus labios por alguna de aquellas extrañas coincidencias o circunstancias al parecer fortuitas.

Todo corazón verdaderamente grande es amigo de la verdad, porque la verdad y la honradez son las más poderosas aliadas del ser justo, honrado y sincero, y quien de ellas se aparta, destruye el más sólido fundamento de su personalidad moral.

Cualquiera que sea nuestra posición en la vida; venzamos o fracasemos en nuestras empresas, siempre podremos tener éxito en ser honrados y sinceros, porque así todos sabrán con seguridad quiénes somos, qué pueden esperar de nosotros y nos verán siempre los mismos, al contrario de aquellos que para su uso particular tienen dos y a veces cuatro caras, o mejor dicho, caretas, y se ponen la que en cada caso conviene a su egoista interés.

El poderío moral del hombre está en proporción de su honradez y sinceridad: Las gentes escuchan cuando el carácter habla y desprecian al hipócrita, al que tiene palabras de santo y uñas de gato, al que dice cosas muy halagadoras y zalameras, pero en absoluto faltas de sinceridad.

Todo engaño y fingimiento, por liviano que sea o parezca, es muy peligroso para incurrir en él, porque es el primer paso en la pendiente de la hipocresía, y a la vez siguiente será el paso algo más largo, hasta quedar enredados los pies en toda clase de perturbadoras decepciones.

No hay sitio como el hogar doméstico donde la insinceridad ejerza tan dañina obra y a tanto alcance en el sentido del mal, porque los niños están sujetos a su influencia si por acaso los padres adolecen de este nocivo vicio.

La en apariencia insignificante insinceridad del niño puede engendrar la criminal insinceridad del hombre. La fútil mentirijilla que balbucientemente murmura el niño puede convertirlo en incorregible embustero al llegar a la virilidad. Por lo tanto, la genuina sinceridad ha de ser la regla en todo trato con los niños.

Si algo hay que nos hiera en lo más vivo es descubrir que las personas en quienes confiamos y creímos fingieron ser lo que no son. Todo se perdona y olvida; pero cuesta mucho el perdón y olvido de esta traición.

No es posible que nadie mantenga por mucho tiempo oculta o disimulada su verdadera índole. Quien trata de dar a los demás una falsa impresión de sí mismo, está vivificando una mentira, que como todo artificio no tiene vida propia, y tarde o temprano se mostrará la verdad.

Las gentes sociables aparentan muchas veces lo que no son, ya por disimulo, ya por hipocresía; pero las personas verdaderamente bien educadas jamás dicen ni hacen cosa que pueda ofender o molestar.

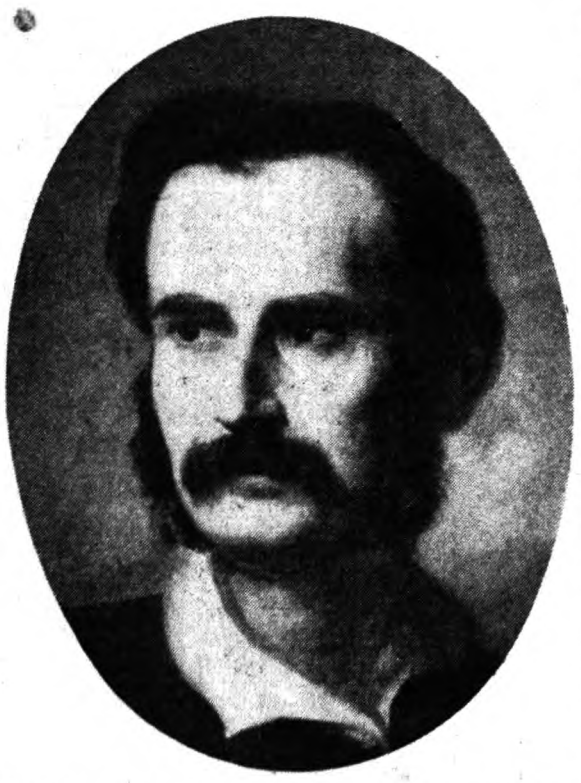
Deleita la compañía de amigos cariñosos sin doblez ni disimulo con quienes expansionar el corazón. Lo difícil es hallar la verdadera amistad, desinteresada y sincera, pronta al sacrificio y siempre dispuesta a la abnegación que por sí misma se basta y se sobra para establecer el mutuo respeto con mayor rigor que las etiquetas y cumplidos del convencionalismo social.

En nuestro caminar ideológico, es la sinceridad, la honradez y por ende la amistad lo que debe presidir nuestra marcha, sobre todo la amistad, pues sin ella no puede haber afinidad posible.

PEREZ GUZMAN

Un genio olvidado :

Narciso Monturiol



Narciso Monturiol tiene un monumento en Figueras, su población natal. Ahora se le erigirá otro en Barcelona, la ciudad en la cual trabajó, penó y está enterrado. En nuestro puerto se realizaron las primeras pruebas de inmersión de su «Ictíneo». No supo lo que era el triunfo y jamás le sonrió la fortuna. Fué el genio heroico, siempre incomprendido. No existe novela más apasionante y al mismo tiempo más desconsoladora y sombría, que la de aquel hombre, figura característica de su tiempo.

UN ELOGIO HISTORICO

El gran elogio de Narciso Monturiol, se lo hizo Isaac Peral, a quien, de manera absurda, se ha querido enfrentar a Muntoriol:

«...Siempre que a un hijo de esa industrial Barcelona me dirijo, no puedo menos de recordar, y recordar con sumo gusto, qué catalán era el hombre que dió uno de los pasos más gigantes en la resolución del problema de la navigación submarina. Por lo que fué el «Ictíneo» del ilustre Monturiol, es fácil deducir lo que hoy pudo ser. Si aquel genio tan lleno de abnegación como de talento hubiera alcanzado la época presente de adelanto en las ciencias y las industrias, la felicitación de ustedes que tanto me honra, la hubiera obtenido él con mayores méritos sin duda, ya que no le fué dado a aquel insigne patricio recoger en vida el fruto de sus afanes a los que sacrificó su salud y bienestar, justo es que la actual generación subsane aquel olvido».

Este escrito corresponde a una larga carta que Isaac Peral dirigió al presidente del Real Club de Regatas de Barcelona, fechada en San Fernando en 18 de febrero de 1889. Certeramente, y con un agudo poder de síntesis, Peral nos ofrece, y nos fija, la obra y la figura del gran olvidado.

DE MONTURIOL A DEULOFEU

La calle de Figueras, en la cual vino al mundo el futuro inventor el día 28 de septiembre de 1819, ostenta ya, y desde hace muchos años, su nombre. Por cierto, la calle de Monturiol ha sido cuna de gente ilustre, popular y original, donde se alzó su casa natal. En la otra acera, y en la fachada de un inmueble acomodado y burgués, se vé otra lápida dedicada a Salvador Dali que allí vino al mundo. También en otra vivienda de la misma calle nacieron el poeta Fages de Climent y en ella tiene abierta su casa y su farmacia — creo que también nació allí — Alejandro Deulofeu, autor de «La matemática de la Historia», y de un reciente libro, casi explosivo a fuerza de ser original, sobre los orígenes del arte románico.

LA PAZ DE VILABERTRAN

El padre de Narciso era tonelero, tenía cuatro hijos varones y una hembra. Narciso era el segundo en el escalafón familiar de los retoños. Ello le libró de tener que profesar el mismo oficio que su padre. Seria letrado, sacerdote, médico, algo grande, pues tal era más o menos la tradición entre los segundones catalanes de familias acomodadas.

Primero estudiô latín con el párroco de Vilabertrán, el pueblecito cercano a Figueras, famoso por su maravillosa cruz gótica. Cuando el sacerdote le hubo enseñado todo cuanto podia y sabia, Narciso se matriculó en la Universidad de Cervera, fundada en 1717 por Felipe V, para recompensar así la fidelidad de Cervera a su causa y a sus banderas.

De Cervera — seguimos con la historia — Monturiol pasó a Barcelona. A instancias de Sebastián Gibert, un amigo suyo que siempre ejerció una gran influencia sobre el futuro inventor, Monturiol estudió la carrera de Leyes, a pesar de que sus preferencias eran para la Medicina. Acaso hubiera sido un gran galeno. Lo que no llegó a ser fué abogado; al menos que sepamos, no ejerciô la carrera. Monturiol trabajó de cajista, un oficio — entre otros practicados — que le ayudó mucho en el transcurso de su vida azarosa y le permitió poder mantener a la familia.

EL PADRE DE FAMILIA

En 1845, finalizada o casi finalizada la abogacía, hallamos aún a Monturiol en Barcelona enzarzado en política, en luchas sociales y en algaradas republicanas. Contaminado el ampurdanés por el virus de la política, se destacó pronto, cuando apenas tenía veinte años, en las ideas más liberales y avanzadas de la época. Era en todo un hombre de gran honradez y talento, de una rectitud moral ejemplar, que impresionaba incluso a los mismos a los cuales combatía con la fogosidad y el ardor de su juventud. El, que pretendía derribar tantas cosas constituidas, publicó un trabajo sobre «La Madre de familia» — como después publicará «El Padre de familia» — donde se exaltaba el hogar, la institución familiar, los hijos, es decir, todo cuanto constituía los puntos básicos de una sociedad que muchos de sus amigos pretendían socavar.

LOS DESCENDIENTES DE MONTURIOL

Hemos hablabo con los nietos: el doctor Juan Monturiol Pagés y su hermano Carlos, comerciante — 52 y 49 años de edad respectivamente — y con otros descendientes del inventor. Todos dicen lo que oyeron a sus padres: «El abuelo Narciso era un hombre muy bueno, muy generoso, muy trabajador y amante de los suyos».

Braceaba siempre en pos del equilibrio de su espíritu. En ese constante e inútil mover de brazos, casi siempre en el más horrendo y oscuro vacío, transcurrieron los mejores años de este hombre genial, las más de las veces engañado por traicioneros espejismos, pero siempre ardiente, generoso, desprendido e incapaz de cometer ninguna vileza, ningún acto que no estuviera a la altura de su gran corazón.

En Barcelona donde se encontró trabajo y amigos también encontró esposa en la figura de la paciente y enamorada Emilia Mata, hija de un pasamanero barcelonés. La endiablada política le lleva de aquí para allá. Tan pronto le vemos en el destierro como de nuevo entre nosotros. -Cuando no ejerce ningún oficio manual, pinta retratos y paisajes que vende como puede y a quien puede.

DISCIPULO DE MARTI ALSINA

Monturiol, y después su hija Ana, una mujer deliciosa y sensible, fueron discípulos de Ramôn Martí Alsina. En nuestro Museo Marítimo, y en la sección dedicada a Monturiol y a Isaac Peral, figura un hermoso retrato — el que reproducimos — del genial ampurdanés debido al agudo y señorial pincel de Martí Alsina.

El director del Museo, señor Martínez-Hidalgo, nos confirma que Monturiol fué pintor. Así también nos lo aseguran sus familiares, uno de los cuales posee otro retrato del inventor por Ramón Martí Alsina.

En las horas oscuras del exilio, Monturiol empieza a esbozar sus primeros inventos que continuará a lo largo de su vida, que le arruinaron a él, pero que poco después, convertirán en millonarios a quienes los exploten.

Fijos sus ojos en el mar — pasa horas y horas en el Cabo de Creus —, piensa en los dias de inútil lucha, en aquellos veinte años perdidos de su vida, en la utópica y sangrienta Icaria creada por Etienne Cabet que ha costado la existencia, allá en Norteamérica, de un puñado de amigos suyos.

Mientras Narciso Monturiol contempla el trabajo de los buscadores de coral en los arrecifes del Cabo de Creus, iba construyendo un raro navío, estructurado, con todas sus piezas y provisto del más completo y acabado mecanismo, pero no sobre el papel, sino dentro de sí, metido como una obsesiôn en su cerebro. Sería un barco para navegar bajo el mar como un pez inmenso, enorme, en cuyo interior cabrían muchos hombres: los Jonás de su tiempo. Un sueño, dirán al principio sus íntimos; pero un sueño hecho realidad en su mente.

Monturiol ya no piensa en nada más. Lee todo cuanto puede ilustrarle en su idea, se hace cargo de los pobres y rudimentarios mecanismos hasta aquel entonces descubiertos para sumergirse. Pero él desecha, en apariencia, la mecánica y mira los peces. En ellos está el secreto de su futuro barco «Ictíneo» del griego «ichthys», pez.

UNA BIOGRAFIA DEL AMPURDAN

El inventor fué padre amantísimo de tres hijos: Emilio — médico, lo que él hubiera querido ser —, Juan y Ana, que se casó con un colaborador técnico de Monturiol llamado José Pascual, director de la fábrica de tejidos «La Española». El hijo de este, o sea el nieto del creador del «Ictíneo», don Fernando Pascual Monturiol, muerto hace muy poco, escribió una extensa biografía del inventor ampurdanés que por fortuna veremos pronto editada. Fernando Pascual Reus, su hijo — y bisnieto de Narciso Monturiol — cuida de que Barcelona conozca pronto esa historia de su glorioso antepasado.

Preguntamos si su padre se valió de fuentes hasta ahora ineditas

(Suite en page 6.)

EL IDEAL :

Objetivo anarquista

Ante todo: hoy como ayer, sentimos la necesidad de afirmar que el Ideal es la aspiración suprema por la perfección del hombre como realidad biológica y ente social; por el amor al Ideal, los hombres se comprenden, se respetan, se ayudan y se aman como hermanos; entre los idealistas no cabe el odio, el espíritu de predominio, ni la intolerancia; ser idealista implica dominio de las bajas pasiones y tener el espíritu abierto para aceptar la verdad, venga de donde venga; hacer apostolado del bien y rendir culto a la libertad, que es una ley natural, con derechos y deberes, que reciben todos al nacer; ser idealista implica, también, remontarse a las cimas excelsas del Pensamiento, primero, descender al llano, después, para mirar la vida del arroyo y unirse con los hermanos de infortunio por la conquista de la Vida: que es superación. En fin, saber del vivir doliente de un mundo de injusticias sociales, cantar la poesía de la vida exhortando al hermano hombre, y a la hermana mujer, al amor fraternal y a la meditación para que no se entreguen a la indiferencia, a la pasividad ni a la inacción por la consecución de la vida culta, libre y feliz que niega el actual sistema capitalista con su Estado opresor: es ser idealista.

¡Ideal! Se ha escrito mucho en torno a tan sugestivo tema; acaso no se ha escrito ni se escribirá lo suficiente para definir la esencia que en sí contiene tan sublime palabra, inspirada por lo que de excelso y creador representan el Hombre, la Naturaleza y la Vida; por cuanto el horizonte del Ideal de hoy y de mañana abarcará tanto como el sentimiento, la inteligencia y la voluntad humana sea capaz de abarcar. Ni que decir tiene, el Ideal es el eterno afán de los hombres que se preocupan de los problemas que atormentan a la Humanidad y se entregan moral, física e intelectualmente en busca de una solución.

Por ello rechazamos la tradicional idea de considerar el idealismo como doctrina filosófica que niega la realidad individual de las cosas distintas del «yo», oponiéndose sistemáticamente a la realidad manifiesta de los hechos. En efecto, es doloroso constatar que son pocas las personas que se encuentran preparadas para honrar y vivir lo que de sublime encarna ese adjetivo; pues si en verdad se halla coronado de esencia abstracta, por suerte, bate las alas de su potencial anímico hacia la acción de los hechos superiores. Es por ello por lo que estimamos que un hombre sin Ideal es un hombre incompleto. No obstante, se advierte, también, que entre los que se llaman idealistas los hay quienes creen que el que ellos sustentan en su yo interior es el único verdadero; esa fe que linda con el sectarismo religioso; es hija de un aristocratismo ególatra a ultranza; es una ilusión, o la idea subjetiva que los idealistas sectarios o de horizonte mental estrecho tienen del Ideal.

La Vida, pese a los de mentalidad retardataria sigue su proceso inmenso y evolutivo y, el Ideal, parte integrante de la primera, se repite, renovándose en todos los tiempos y en todas las épocas en armoniosa variedad. ¿Acaso no comenzó el idealismo en el hombre primitivo en su afán de conquistar el fuego, primero, tallando y pulimentando la piedra y finalmente contemplando la Naturaleza e intentando explorar con su imaginación los fenómenos naturales para dar satisfacción a su conciencia abierta a los primeros albores de la vida? ¿Por qué los Sócrates, Espartaco, Galileo, Servet, Proudhon, Carlos Marx, Bakunin, Beethoven, Flammarion, Rabrindanath Tagore, Einstein, Kropotkine, Giner de los Ríos, Ferrer Guardia, Nietszche, Pablo Iglesias, Anselmo Lorenzo, Ingenieros, etc., etc., son quienes en las distintas facetas del pensamiento estético, de la ética, de la ciencia, del pensamiento investigador, de la pedagogía humanizada o de la acción constructiva, encarnan en su múltiple y variado conjunto el Ideal.

Si canalizando y orientando las energías del hombre se puede llegar del plano de la imaginación al plano real de las cosas, en su lógico sentido, forzosamente habremos de convenir en la necesidad de educar la conciencia humana con el nobilísimo fin de cultivar en el ser humano las aptitudes físicas, morales e intelectuales de cara al Ideal y al practicismo creador, ya que en el orden humano la materia y el espíritu no pueden ni deben obrar el uno sin el otro. En este sentido, la obra felizmente constructiva se advertirá gradualmente en las distintas actividades o funciones de la Sociedad; supuesto que el individuo es para ella lo que la célula para el organismo: esto es, si los individuos funcionan bien, la Sociedad responderá con el mismo resultado.

No cabe duda de que el problema del Ideal es problema de individualidad que se proyecta desde el mundo del Interior al mundo exterior o colectivo. El hombre masa, es decir, el que no es capaz de obrar a impulso de su propio pensamiento y de su propia voluntad, es susceptible de ciertas transformaciones morales por influencia del mesianismo del inconsciente colectivo, pero por su notoria incapacidad se encuentra lejos de alcanzar lo que de bello, sublime y prometedor de las realidades representa el Ideal.

En el campo anarquista, por ejemplo, encontraremos hombres formados con ese temple idealista; por cuanto los anarquistas formados espiritualmente en ese orden de ideas se distinguen, precisamente, por el equilibrio de su personalidad autodisciplinada, puesta a prueba por encima de la corrupción de una Sociedad encadenada por el Estado y el Capitalismo, inspiradas en la idea de un Dios creado a imagen de sus fuerzas opresoras; por su aspiración suprema en asimilar a medida de lo posible cuantos conocimientos se relacionen en el arte, la ciencia, y la filosofía, con el firme propósito de articularlos en la acción constructiva al servicio de la liberación espiritual y económica del hombre y de la Humanidad. Los hombres que se entregan de cuerpo y espíritu a la corriente del anarquismo, sienten la necesidad de exaltar los valores morales y físicos del individuo; combaten con pasión por la libertad individual y colectiva; aman con emoción poética la vida, estudian psicológicamente al individuo y a la Sociedad, aceptando inteligentemente la lucha contra toda forma de opresión y contra los obstáculos que pongan trabas al progreso evolutivo de la humanidad; por ello son revolucionarios además de evolucionistas, y tanto más por cuanto se dan cuenta de que siendo la cultura, la ciencia, la libertad y la felicidad de patrimonio universal, la acaparan unas clases de privilegiados.

Esta concepción revolucionaria se halla inspirada por un alto concepto de la dignidad y del derecho humano; es producto, en fin, de una simultánea asociación de ideas generosas forjadas en serena meditación ante el espectáculo de un mundo técnico, económico, político y social que no funciona de acuerdo a las necesidades de la gran masa de productores, ni menos a los dictados de la ética ni de la justicia humana.

Realmente, en el anarquista sensible al dolor de sus semejantes, encontraremos, también, el sentimiento en relación al juicio que tiene de las cosas, de los hombres y del mundo; paralelos a esa potencia espiritual se proyectan sus ideas, sus actos y su acción en el cotidiano vivir. Por ello, pues, entendemos que los hombres anarquistas con conciencia política y social de la vida de los hombres y los pueblos, que saben que la historia no es más que la serie de un proceso de realizaciones precedidas por la evolución intelectual, es decir, al preceder el Pensamiento o la acción constructiva y transformadora en todos los órdenes, corresponde al idealista ácrata influir e impulsar la formación cultural del individuo y de la colectividad, con vistas a un

(suite en page 6)

LA IGLESIA y su tradición

Si la acción no acompaña a la palabra, ésta se convierte en simple verborrea.

Para que la palabra tenga fuerza convincente y poder de captación, es necesario que ésta se traduzca en hechos tangibles; de lo contrario ésta cae en el vacío más absoluto.

¿La Iglesia está en el camino de los grandes remedios que los tiempos reclaman para hacer frente a los grandes problemas del día? NO.

☆

Si la Iglesia se concretara solamente a la propaganda de los principios teológicos de su religión, sin inmiscuirse para nada en la vida de los Estados, nada tendría a decir, por la sencilla razón de que en ese caso la Iglesia estaría en su lugar, por estar en su derecho, pero como quiera que, desgraciadamente, no es así, ya que para la Iglesia son precisamente los intereses materiales y no los espirituales los que cuentan, es por esta razón que yo me veo obligado a salir al frente de ese cúmulo de verborrea que despliega la Iglesia por medio de sus representantes más calificados, con el fin de embaucar a las personas de buena fe.

No ha mucho que Juan Bautista Montini, ex-arzobispo de Milán, ha sido elevado al título de Sumo Pontífice de la Iglesia, con el nombre de Pablo VI, y como de costumbre, en estas cosas, ha hecho manifestaciones de los buenos propósitos que le animan.

En la audiencia que Pablo VI ha concedido al Cuerpo Diplomático cerca de la Santa Sede, ha manifestado lo siguiente:

«... una de las tareas a las que la Iglesia va a consagrarse es el fortalecimiento de una paz fundada sobre los cuatro pilares, el de la verdad, el de la justicia, el del amor y el de la libertad.»

Como puedes ver, caro lector, tales propósitos, vistos a simple vista, es todo un programa, y sin embargo, visto a través de un análisis del contenido de tales manifestaciones, nada hay más relativo y ambiguo y que se preste a las interpretaciones más caprichosas y contradictorias que las tales manifestaciones.

En primer lugar he de decir, que la palabra verdad, primer pilar que Pablo VI establece para afianzar la paz, no es ninguna idea que encierre en sí una moral determinada, una posición ideológica buena o mala, y sí, únicamente, que lo que se dice se refiere a un hecho pasado cierto, sin tener en cuenta para nada la moral contenida en dicho hecho; verdad es que Torquemada cometió muchos crímenes en nombre de la Iglesia; verdad es también que Galileo Galilei descubrió el telescopio, etc., ¿sobre qué verdad Pablo VI va a fundamentar sus esfuerzos para afianzar esa paz? Al primer pilar le falta la base donde sentarse, el contenido moral para edificar sobre él, y por lo tanto, careciendo de esa base primordial, el pilar se hunde por sí solo. ¿Es que acaso esto lo ignora Pablo VI? No, lo sabe mejor que el que estas líneas escribe, pero es que Pablo VI juega con el confusionismo que engendra la ambigüedad de las palabras, para luego, llegadas ciertas situaciones, ciertas circunstancias que la vida nos presenta, poder interpretarlas de la forma que más convenga a los intereses de la Iglesia, sin tener en cuenta para nada los intereses del pueblo.

A los otros tres pilares, cuales son, justicia, amor y libertad, les falta el pilar complementario, para que sobre los tres pilares pueda construirse una obra real y positiva, y tal pilar suplementario no puede ser otro que el de la igualdad, porque no hay libertad sin igualdad, sin libertad no hay justicia, y sin justicia no puede haber amor. Como ves, caro lector, estos tres pilares quedan huérfanos de un verdadero pilar que los contengan, cual es, el de la igualdad.

La Iglesia, a pesar de ser consciente de esa aberración, a pesar de ser consciente de esa absurdidez, seguirá hablando sobre los cuatro pilares fundamentales, dando al mundo la impresión de que la Iglesia trabaja por el fortalecimiento de la paz entre los hombres, pero que en realidad no será más que una simple verborrea que no tendrá otra finalidad que la de tratar de rehabilitarse, primero, y de hacer obra de proselitismo, después.

Otra de las manifestaciones hechas por Pablo VI, en esa misma audiencia, es la siguiente:

« Le Saint Siège ne se propose pas — vous le savez mieux que personne — d'intervenir dans les affaires ou les intérêts qui relevent des pouvoirs temporels ».

Podría muy bien decir a Pablo VI el adagio que se dice por las tierras que me vieron nacer: «Dime con quién andas y te diré de que padeces». Es posible, aunque no probable, de que a Pablo VI le animen los mejores propósitos al respecto, pero permítame Pablo VI que le diga, que mi escepticismo es tan grande, que me lleva a la conclusión de que no lo crea. ¿Razones? No faltan, en primer lugar, si nos atenemos a la tradición de la Iglesia y a la Historia toda, pronto nos daremos cuenta de que tales manifestaciones no son más que simple palabrería, y que no tienen otra finalidad que la de esconder sus verdaderos propósitos, cual es el de gobernar el mundo, sino directa y oficialmente desde el Vaticano, como así sería su deseo, sí, por lo menos, a través de los jefes de los Estados.

Estas afirmaciones mías no son gratuítas, ni están tampoco animadas de un espíritu de crítica sistemática, son, simplemente, la constatación diaria de la conducta de la Iglesia a través de su historial, y para demostrar lo que antecede, no me remontaré a la Edad Media, época en que el poder temporal de la Iglesia era tan grande, que era el árbitro del mundo y por lo tanto el responsable de cuantos crímenes y vejaciones se cometieron en esa época y muchos de ellos en su propio nombre, sino que me concretaré a señalar hechos recientes que están en la mente del lector.

Todo el mundo recordará perfectamente, y en especial los españoles, las intromisiones del que en vida fué Cardenal Segura, Primado de España en los anales de la Segunda República española, viéndose obligado el Gobierno español, ante tan persistente intromisión, a proceder a la expulsión del intruso Cardenal.

Más reciente es el caso de la expulsión, por avión, del N. S., con dos sacerdotes más, del territorio argentino por el dictador Perón, por boicotear éstos la ley de divorcio acordada por el Gobierno argentino, y aun a pesar de que éste fué elevado a la Jefatura del Estado por imposición de la misma Iglesia, ello no fué óbice para su excomunigación, que parece ser que todavía pesa sobre él la tal medida.

De más reciente fecha es el caso de la expulsión del Primado, con unos curas más, de Haití, en Puerto Príncipe, por las intromisiones de la Iglesia en los asuntos del Estado.

Y como colofón, a lo ya expuesto, podemos citar el caso más vergonzoso y de la más descarada intromisión de los tiempos presentes de la Iglesia en los asuntos del Estado italiano; este caso se le conoce, tanto en el mundo político como en el de la prensa, con el nombre de «La bomba de Ottaviani» que consistió en una crítica pública contra el viaje del Presidente italiano señor Grandi a Moscú, con motivo de solucionar ciertos asuntos de interés para Italia, y si dicha crítica no impidió que el viaje se realizara sí consiguió retardarlo de una semana y llevar un malestar al país.

Como ves, caro lector, la Iglesia (según ella) no se inmiscuye, no, en los asuntos del poder temporal, se concreta sólo y exclusivamente a fomentar la espiritualidad del hombre. ¡Qué cinismo! ¡Qué estómago hace falta para hacer tales afirmaciones! Y como *inri*, todavía agrega « vous le savez mieux que personne ».

Esto que señalo son hechos concretos y que por estar en la mente de todos, nadie los puede poner en duda y por lo tanto queda bien demostrado que, hasta la fecha, la intromisión de la Iglesia en los asuntos de los Estados ha sido su norma, convertida en tradición.

Si en el futuro la Iglesia sigue su conducta tradicional, podremos decir, sin temor a ser desmentidos, que las manifestaciones de Pablo VI no son más que simple verborrea, sin fuerza convincente para nadie.

Isidro ARTIGAS.

Páginas de ayer y de hoy

Aquello que nada obliga a rectificar hoy

No hay nada que esté tan reñido con el espíritu de nuestro tiempo como convertir en dogma cerrado las propias opiniones, por muchos motivos que se tengan para considerarlas las mejores, las más acertadas, las más santas.

Hay que dejar que las oreen todos los vientos de fuera, sin importar que lo hagan con furia de huracán. Hay que dejarlas expuestas a la libre consideración de todo el mundo, para que cada cual, según la atracción o la repulsa que le inspiren, las combata o entone un himno a su valer.

La fiebre del examen — que es crítica libre — es la característica inconfundible de nuestra época. Y es lógico, es justo, es natural — tanto como saludable — que a la crítica se someta todo. Si somos partidarios fervientes de la crítica, es precisamente por ser revisión constante y examen permanente.

Sin la crítica a fondo del sistema vituperable que estrangula los valores de la personalidad humana, que niega las naturales prerrogativas del hombre y que al consagrar los privilegios de todo orden — obstinándose en dar apariencias de justicia a unas prácticas tan inicuas como absurdas, declara intocables las dominaciones y los poderes coercitivos del hombre sobre el hombre, el capitalismo y el Estado no estarían sometidos a consejo de guerra permanente. Ni nosotros habríamos logrado dar base firme a nuestra justificación revolucionaria. Y se trata de un ejemplo entre mil.

El actual momento es de minuciosa revisión de todos los valores, y nada debe sustraerse a ella. ¿Quién negaría que esa función revisora corresponde a la crítica?

Se ha dicho que la verdad de hoy es el error de mañana. No siempre es cierto, pero sí en muchos casos. Y en la misma proporción resulta indiscutible lo contrario: que muchas de las cosas qualificadas de **error tremendo** en épocas pretéritas, se aceptan universalmente como verdades en la actualidad.

Una corriente que se encierra en sí misma y no permite que le llegue el hálito vivificante de otras corrientes, es muy difícil que logre ejercer estimables influencias en las manifestaciones del pensamiento, ni en ningún ramo del saber humano, ni en el arte, ni en las costumbres, ni en la moral de los hombres, ni en la marcha de las sociedades.

Nosotros hemos de ser en todas las circunstancias la piqueta demoledora de aquellos dogmas y de aquellos prejuicios que sirven para fabricar cotos cerrados y capillas en que se rinde culto a revelaciones que no pueden ser discutidas por nadie...

*

Ya queda dicho que las tendencias **revisionistas** no ponen temblores en nuestro ánimo. No son nunca **temibles** — sino todo lo contrario — cuando hay manifiesta probidad en ellas. No somos sectarios. No existe para nosotros nada que sea absolutamente sagrado. Nada **tabu**. Ni hombres, ni credos, ni instituciones. Sería caer en aquello de que hemos siempre abominado. Sería valorizar un sentido de uniformidad gregaria que le ciega todas las fuentes al progreso humano. Y es poco probable que nos extraviemos en ese laberinto.

Sin embargo, conviene señalar que la lógica, en buen sentido y la seriedad **condicionan** la libre circulación del **revisionismo.** Y le niegan beligerencia cuando no tiene un fundamento más o menos demostrable. Le vuelven la espalda — y lo ahogan — **cuando no tiene, claro o vago, algo en que apoyarse,** de que ha **fallado** algún extremo de la doctrina o de la tendencia que se trata de **revisar.**

¿Se ha producido tal hecho con respecto a las actuales concepciones del anarquismo? Puede negarse en redondo. Si fuera cierto, costaría poco trabajo demostrarlo. Y la verdad es que nadie lo intenta siquiera. Porque nadie está en condiones de hacerlo. Es posible que ello suceda mañana. Pero no por el momento. Por el momento lo único que cabe es **revisar** unas cuestiones de táctica — y sobre todo de **estrategia** — acaso deducidas erróneamente de las necesidades del anarquismo en determinadas circunstancias. Pero los principios, en su base, en su esencia, en lo que en ellos es medular, tienen hoy idéntico valor que ayer tenían. ¿Habra alguien por ahí que se atreva a demostrar lo contrario?

Lo mismo en el terreno social que en los dominios de la ciencia, quiebra una hipótesis — o una doctrina — cuando los hecho desmienten sus previsiones, o cuando no puede explicar de manera plausible y bien fundada ciertos fenómenos cuya explicación le incumba. ¿Es el caso del anarquismo? Ni mucho menos. El anarquismo explica de manera clara y terminante todos los fenómenos de la vida social y de la vida humana, basándose en los moventes, en las necesidades y en las aspiraciones del hombre y de la sociedad, jamás concretados con la precisión que él los concreta.

Cuando los afanes revisionistas son honrados y se apoyan en serios fundamentos y la revisión se lleva a término, siempre desemboca en un nuevo avance, sea del orden que fuere. En las esferas de la investigación científica tenemos de ello ejemplos diarios a la vista.

*

Y también nos ofrece pruebas concluyentes de ello el propio anarquismo, ya que no siempre fué lo que es ahora. Su actual fisonomía es debida a una **revisión.** A una revisión de sentido ascendente. No como la que es hoy invocada por algunos, cuyo único alcance estriba en imponerle una marcha **hacia atrás,** al valorizar, mediante paralogismos que nadie toma en serio, unas posturas y un modo de actuación que la experiencia presenta como peligrosas, como negativas y en pugna irreconciliable con las mismas esencias del anarquismo.

El anarquismo español ha probado que sabe renovarse cuando se demuestra, tras debate apasionado, que la falta de claridad, o la inconsistencia, o el sentido contradictorio de uno cualquiera de los puntos de su doctrina lo reclama.

Hace como medio siglo que los anarquistas españoles eran casi todos **colectivistas.** El colectivismo sostenía entonces que tan sólo se aseguraba el respeto a la justicia dándole a cada uno **el producto íntegro de su trabajo.** Pero al advertir alguien que sobre ser imposible poner en claro el valor de cada esfuerzo individual en los menesteres de la producción, las prácticas de tal principio garantizaban la continuidad de la injusticia bajo otro nombre, por lo mismo que, en general, un hombre sano y bien equilibrado es capaz de producir más que otro de salud precaria, mientras que éste suele tener más necesidades que aquel, surgió el debate apasionado, a ratos tempestuoso, que fué muy extenso.

La revisión se había puesto en marcha. Aquellos que percibieron el punto de la fórmula escrita en su bandera por el colectivismo, le oponían **la toma del montón,** que equivale a la actual divisa del Comunismo Anarquista: **De cada uno según sus fuerzas; a cada uno según sus necesidades,** reputada entonces absurda por muchos.

Ningún torneo ha tenido en nuestro país el valor sustantivo que tuvo aquel. Los contendientes se arrojaban en ansias de saber y en quereres de justicia. Centelleaba en el combate la luz radiante de ese porvenir hacia el cual queremos avanzar sin tregua los anarquistas.

Cuando ya muchos colectivistas se habían incorporado al comunismo, Ricardo Mella — que era ya entonces un coloso de la polémica — se quedó solo disparando desde el baluarte que querían expugnar — y que expugnaron — los de la **toma del montón.** Y finalmente también él se declaró convencido.

*

En la batalla fué vencido un error que amenazaba con una tremenda injusticia. Su término le puso el sello a un progreso positivo. Y así supo magnificarse, como siempre, el anarquismo, que nunca necesitó estímulos de fuera para rectificar sus errores, para elevarse, para estar de acuerdo con las primeras avanzadas del saber humano.

El **revisionismo** de que ahora se habla no entronca en ningún sentido con el que acabamos de mencionar. Aquel era robusto, se basaba en el análisis y tenía su principal movente en inquietudes vivas, en afanes desbordantes de servir al pueblo lo mejor posible. El que hoy se ofrece a nuestra mirada es desmeludado, cabalístico, moralmente lacroso, y quiere que una palingenesia que es hija de cerebros en desequilibrio, dé nueva vida a lo que murió hace ya tiempo en la conciencia de los hombres que aspiran a ser libres.

¿Lo tomaríamos en serio? Ni mucho menos. Sabemos positivamente que sus **encomenderos** pierden el tiempo.

No hay corriente que logre abrirse paso cuando la representan una turbamulta de despistados y de histriones...

Eusebio C. CARBO.

Reflejos del camino

La gesta igualitaria, los fundamentales rayos de luz, nacidos del alma popular en Julio de 1936, siguen latentes, a pesar de quererlos apagar, durante 25 años, un puñado de impíos «gobernantes», surgidos de la gran caverna de los siglos.

★

No será fácil que la yerba nazca en el campo que el fascismo pise, si los gañanes que después hemos de barbechar, no vamos dispuestos a remover profundamente la tierra envenenada que aquél nos dejará.

★

Distinguirse en el malsano arte de no hacer prosperar a España, he ahí el gran deshonor que han preferido analizar siempre los rufianes que la hunden.

★

Ni la teoría del «comunismo» ruso puede convencernos, ni la cristiandad que reúna el nuevo Papa tampoco. Ambas religiones se disputan la forma de exterminar, unos, a todo aquel ciudadano que no levante el puño cuando la consigna lo ordene, y, los otros, a cuantos cometan el diminuto pecado de no gritar fuerte: ¡Viva Cristo-Rey!

★

Darle al pueblo español el equilibrio que necesita; facilitar la enseñanza que haga ahuyentar tan perniciosos fanatismos, ha de costar trabajo y lágrimas de sangre. Sólo la obra pedagógica de un Ferrer Guardia pudiera lograrlo.

Dionisio CRESPO

De cara a España

Deducciones sobre los latifundios

Situada la agricultur, pre-latifundista en su estructura lógica, vemos que sus relieves son el fiel reflejo de los cultivos. Sus bases se encuentran en la geografía del suelo, escogidas preferenciales las tierras para su aprovechamiento circundantes a las aguas, las preferidas para prados, siempre de acuerdo con las particularidades del suelo, resguardos intempéricos, posibilidades de labor y facilidades de transporte. Características afines para alcanzar la mayor cantidad de productos con ahorros de energía.

Los agricultores, maestros en la observación, retienen lecciones visuales que dan un sentido selectivo, equivalente al de las abejas, para escoger sus tierras de labranza, sus colmenas contornadas de flores predilectas, igualmente a las posiciones del sol, los vientos y los rocíos: así como la intuición de las hormigas al construir el hormiguero guiadas por la facilidad en la recogida de los granos. Abejas, hormigas y agricultores forman estamentos de laboriosidad, sin permitir la ociosidad ni la vagancia en sus medios. Quedan claras y patentes las configuraciones, resultado heterogéneo, pero armonioso, por sus relieves panorámicos y fundamentalmente aldeanos y pueblerinos.

Esas discriminaciones parcelarias, en las mismas zonas productivas, se justifican por aspectos qualitativos de la tierra, la familiaridad ambiental, substancias del suelo y etimologías favorables al desarrollo vegetal determinado. Los elementos son los determinantes de la vegetación. Sin perder de vista lo rudimentario de la agricultura de entonces y el tipo familiar de los cultivos, se comprenden los parcelamientos, siendo pura necesidad el cosechar la diversidad de frutos consubstanciales a la nutrición familiar. Las normas fundamentales de la época no son caprinchosas; es práctica vitalísima de independencia y libertad.

Las características de las tierras influyen poderosamente sobre el modo de ser y comportarse los hombres; ahí está la diferencia de aldea a aldea y de pueblo a pueblo. En aquella época lejana, cada comarca era un mundo, envuelto todo de misterios y supersticiones.

Por la ignorancia, aceptaban casi como natural las expoliaciones del Estado y algunos excesos de personajes de toda ralea, funcionarios, clero, etc., pero como no faltaba tierra para trabajar, todos se creían seguros en sus moradas y garantizados sus bienes. Las desigualdades entre ellos, campesinos todos, no eran escandalosas. Aunque el desahogo económico diferiera de unas familias a otras, esas diferencias se debían al número de miembros aptos para el trabajo, al disfrute de salud de una familia o enfermedades y muerte. Es de presumir que en esos casos se practicaba la solidaridad, costumbres arraigadas en las campiñas, las pérdidas de ganado quedaban incluídas en ella, así como pérdidas parciales de las cosechas, pedriscos, inundaciones, etc.

El jornalero intrínseco sólo alcanzaba a los pusilánimes, de una idiosincracia particular Un poeta nativo, valiente emocional, ante la naturaleza puede ser un torpe agricultor por falta de capacidad dispositiva; sin perseverancia no se llega a ser un completo agricultor. De tal manera debían ser nuestros hombres jornaleros.

Se explica la estrecha ligazón que los agricultores tienen con los animales de labor; forman parte de la familia; la pérdida del mulo o de la vaca ocasiona la ruina de una casa. Cuando Zola compara la muerte de una criatura con la del caballo, no penetra el fondo de la cuestión; lo que dista entre el sentimiento y la desesperación. El animal de labor es empuje, la energía de la vida agrícola; los animales domésticos son joyas de la despensa y de la labor cotidiana; de cuerpo entero son queridos.

Aquellas tierras de realidad viviente, de reconocimiento mutuo de vecindad, los desvelos representan monumentos admirados, los esfuerzos son alabados, las competencias guías para la imitación, la perfecta labranza es aplaudida, el arboleo celebrado, las exuberantes frutas festejadas; todas esas cosas tienen solera natural. Los hombres se sienten apoyados los unos sobre los otros por lazos comunes de reconocimiento, de respetos comprensivos hacia la riqueza dimanante de la abnegación profesional y del bregar cotidiano de los brazos infatigables. Los poderes sobre la tierra adornada de vegetación entran en línea legítima, por colmar las ansias de creación dentro de la seguridad. En condiciones tranquilas, la vida laboriosa se exalta, brinca sobre peldaños ampliatorios poblando los campos, prados y corrales. Pleno es el gozo,, colores deslumbrantes son las ilusiones; un sentimiento altruista se apodera de los espíritus. Los sobresaltos son como meteoros fugaces, una crispación de nervios un ¡alto! instantâneo. «¡Sigue y sigue la tarea», dice una voz sin ruido, y el caminante marcha, sin detenerle las adversidades naturales de los elementos, sabiéndose inferior se resigna. De todas maneras la rudeza de la vida no espanta, la intransigencia es todo poderosa y la continuidad lo supera todo. Los hombres están enraizados en la tierra como los árboles, ostentando un galardón de gloria.

⁂

Nadie habría sido capaz de arrebatar esas tierras a sus moradores. A la violencia responderían con la ley de Talión, luchando hasta el último hombre.

Fué necesario martirizarlos en sus sentimientos religiosos, para sembrar el pánico en sus conciencias. Valerse de las turbaciones para domesticarles, desarmados moralmente, los reconquistadores se adueñaron de los lugares. Irremisiblemente entran las normas expoliativas; el temor hace su camino. A los primeros raptos del ganado, y a la apropiación de los frutos, un rugido salió de los corazones. Aquella chusma comía sin trabajar. Pagaban con promesas de tierra y cielo, mientras los despojos continuaban sin interrupción. Igual tonalidad compensativa para después de la victoria, pero con tintas excomunicativas. La miseria entraba en los hogares lugareños por la puerta grande y a la claridad del día. Las cosechas requisadas fueron el compendio final de la paciencia de los labiosos hombres : sus primeras reacciones son castigadas ejemplarmente. ¡Tarde ya para la defensa común, el desánimo se apodera de los corazones! Desánimo para defenderse y más desánimo para trabajar. ¿Trabajar, por qué? Si de lo producido sólo les dejaban los despojos. Aquella fiebre de trabajo de antes se vuelve losa de plomo, paralizando energías, anulando iniciativas. Sólo queda el instinto de conservación; en tales estados psíquicos se cede todo, para conservar la vida; ese estado corrompe todo, todo lo valioso de los hombres. Después, los tanteos de resistencia y las mutilaciones recibidas, la paralización es completa; los hombres parecen fantasmas.

La desobediencia se paga al precio fatal de ser un enemigo, como enemigo prisionero condenado a trabajos forzados, seguido de expropiación. Es así como de agricultores independientes pasaron a ser esclavos de los vencedores. Aquellas tierras de vida y esperanza pasan a manos ensangrentadas convertidas en tierras de dominio.

Con raudales de sangre y pirámides de cadáveres se abre paso la reconquista. « A la victoria se reparten los bienes en compensación de los servicios prestados a la Nación». «*Síntesis de la Historia de España*», de Antonio Ballesteros Beretta. Con el vistobueno de Franco.

Que vengan los defensores de la propiedad a decirnos que es sacrosanta; por ser el fruto de un trabajo laborioso. ¡MENTIRA! Sólo los hombres convertidos en carroña humana, pueden decir falsedades semejantes. Defendiendo actos usurpativos, se encanallan más, siendo la expoliación a base del crimen.

R. PORTE

Narciso Monturiol

(Suite de la page 4.)

para escribir la vida de Monturiol.

— Sí; especialmente de la extensa correspondenica particular. No obstante, obedeciendo y acatando la última voluntad de nuestro padre — el nieto del inventor — hemos destruido muchas cartas dada la intimidad de las mismas. El propio Monturiol habria agradecido este sacrificio.

MONJO, AMIGO DEL INVENTOR

Las primeras pesetas que obtuvo Monturiol para explotar su invento procedían de la familia Carlé y de muchos ampurdaneses. La entidad constructora del «Ictíneo» se fundó el 23 de octubre de 1857. La firma sufrió varias modificaciones y altibajos hasta convertirse en la sociedad «La Navegación Submarina», bajo la razón social «Monturiol, Font, Altadill y Cia». Al principio estuvo domiciliada en los aledaños del actual Paseo de Colón. Se pudo reunir 10.000 pesetas. En la escritura notarial de la Sociedad. Narciso Monturiol figuraba como «artista-pintor».

Uno de los primeros en ayudar a Monturiol fué Juan Monjo Pons, ingeniero naval, abuelo del escultor Enrique Monjo. Hablamos con el escultor.

— Mi abuelo — nos dice — «puso en solfa» el invento de Monturiol. Intervino en la construcción del primero y del segundo «Ictíneo». Sentía una admiración por el genial ampurdanés y se arruinó con el fracaso de la Sociedad constructora del barco submarino. Hoy tiene una sala el Museo Marítimo dedicada a los trabajos y a los estudios de mi antepasado, que nos legó el culto al hombre que involuntariamente le dejó sin un céntimo.

EL FRACASO

Construido el «Ictíneo», las pruebas se realizaron como hemos dicho en el puerto de Barcelona. Monturiol y José Oliu, de Palafrugell, tripularon ese primer submarino. La prueba inicial constituyó un fracaso que robusteció la posición de los enemigos y los escépticos. En septiembre de aquel mismo año — 1859 — se repitió la prueba, esta vez con estupendo resultado. Años después Monturiol, sin ninguan ayuda oficial, construyó otro «Ictíneo», pero su esfuerzo y el de los suyos era demasiado pequeño para tan grande empresa. En 1867 se produce la catástrofe. El fisco embarga el «Ictíneo». El submarino es desmantelado y vendido como chatarra. Parece que su máquina de vapor hizo funcionar por espacio de mucho tiempo, un molino del barrio de la Sagrera.

Fué el fin de un invento genial y, casi casi, el fin del propio Narciso Monturiol. El hombre retorna al redil de los suyos, viejo y no envejecido como otrora.

En su refugio hogareño escribe mucho sobre aquello que es su obra inmortal: el «Ictíneo», y se interesa por todo. En el transcurso de aquellos años estudia las posibilidades de la navegación aérea. Inventa o repasa algunas de sus creaciones: la fabricación en frío de jabón, el cañon portátil, la «culebrina», la máquina de liar cigarrillos. Cuando intenta instalar esta máquina que le ha proporcionado tantos quebradores de cabeza, las cigarreras de las fábricas de tabacos se sublevan.

LA REHABILITACION

Después, al cabo de los años, todos sus inventos son vistos y juzgados con admiraeión, sobre todo el submarino. Ahora se le erigirá un monumento en Barcelona, en el jardincillo que se abre gracioso, y en forma de proa, ante el moderno edificio de la Mutual Metalúrgica de Seguros. El monumento, cuyo coste ascenderá a unas 200.000 pesetas, se inaugurará en el transcurso de los actos commemorativos del centenario de la fundación de la Escuela de Ingenieros, que alienta e impulsa la erección del monumento a Monturiol, que por su saber, su previsión y su visión del futuro, bien merece, a manera de homenaje póstumo, el título de ingeniero.

EL MONUMENTO DE LA MUTUA

Con motivo de la erección del monumento — cuya altura será de unos 4,50 metros — don José Romeu Guardiola, abogado de la Mutua Metalûrgica de Seguros nos informa que se celebrará en Barcelona una Semana Monturiol. Habrá conferencias y distintos actos, sobresaliendo del homenaje, una emisión de sellos de correos con la efigie del inventor ampurdanés.

*

En los últimos años de su existencia vemos a Monturiol afincado en esta Barcelona que ahora se dispone a homenajearlo. No vive, vegeta. Tiene un cargo modesto en la administración del periódico «La Corona» — él, republicano —. Y abandonado, lejos de la soledad sonora y armoniosa de Cadaqués y Cabo de Creus, lejos de Figueras, muere el dia 6 de septiembre de 1885 en San Martín de Provensals.

Se ha llamado a la suya «vida de héroe», de héroe que empezó sin laureles, sin la gloria de triunfo. Le mató el escepticismo de los demás, como tantas veces ocurre.

Arturo LLOPIS.

(Reproducido de «La Vanguardia», de Barcelona, del 2-6-63.

EL IDEAL

(Suite de la page 4.)

nuevo orden de justicia social, en el que la Cultura, la capacitación técnica, la preparación profesional, como asimismo el confort y el bienestar económico, sean accesibles para todo el mundo en un clima de libertad. En este orden de ideas se rendirá honor al Ideal, pues, de lo contrario, se corre el riesgo de hundirse en un mundo de especulaciones filosóficas o abstracciones metafísicas; como también sería absurdo y suicida emplear la violencia por la violencia como método de lucha.

El buen sentido, la razón, en suma, la experiencia de todos los días, nos enseñan que el factor humano se encuentra siendo uno mismo y que el mejor servicio que podemos prestar al bien común consiste, a nuestro entender, en un Ideal de justicia social y de Libertad inspirado en las leyes eternas de la evolución y en la acción saludable y constructiva de la Revolución, por la conquista de la Vida que niega el actual sistema capitalista.

B. REIG

El pueblo Español no pagara las deudas contraidas por el "Caudillo"

Si contamos las sumas que recibió el dictador Franco por la gracia de Dios desde su reinado, es seguro que ni las piedras son ya propiedad de los españoles. Lo que nosotros quisiéramos comentar hoy, no son necesariamente las sumas, sino de donde proceden; esto es aleccionador.

Tenemos que reconocer a Franco su arte en los juegos de manos y palabras, pues no solamente fué, como sabe todo el mundo, un ardiente defensor de la Monarquía (guerra del Rif), sino que supo justificar su adhesión a la República, mandando a los generales que le secundaban, salieran con el grito de ¡Viva la República! De otra forma no concebimos la famosa entrevista del ministro de la Gobernación del Frente Popular con los representantes de los Sindicatos al advertir éstos que en Marruecos los militares se habían levantado con su respuesta no menos histórica: «Si ellos se han levantado, yo voy a acostarme», de Casares Quiroga.

Hay que ver también la extraordinaria habilidad con que resolvió el problema del mando. No se paró en barras para desembarazarse de los que hubieran podido obstruirle el paso; los eliminó con previos accidentes, ya sean de aviación (general Sanjurjo), o inexplicables (género Mola).

Después algunos suponen que el genio nacional de España engañó al mismo Hitler, pues le había prometido entrar en el conflicto inmediatamente, cosa que no hizo. Aunque nosotros no estamos completamente de acuerdo con estas teorías y podemos afirmar que si éste no entró en guerra fué debido a la resistencia del Pueblo español; si Franco se hubiera adueñado del poder sin resistencia otro gallo hubiera cantado en la segunda guerra mundial. Este y no otro, fué el engaño.

Obtuvo créditos impagados de la Evita Perón, que fué prostituta, y santa para él, por obtenerlos en un momento apuradísimo. Después los U.S.A. la reemplazaron, sistema Foster Dulles, en defensa del mundo libre; como si el ejemplo de Cuba no les dijera nada, los Kennedy, quisieron afianzarlo. Hay que reconocer que no le faltan afianzadores entre la reacción internacional.

En todas las conversaciones sostenidas tratando de nuestro problema, siempre nos han dicho que nosotros teníamos razón, pero que Franco tenía la fuerza y que eso tenía más valor que aquella en pleno siglo XX.

Ahora bien, nosotros, que hemos luchado con denuedo por la Libertad y contra las incomprensiones, intencionadas la mayoría, no nos ha quedado otro remedio, cuando hemos podido, que hacer filosofía barata. Esto creemos nos ha vuelto algo extravagantes vis a vis de la gente que nos observa. Así, por ejemplo, cuando decíamos a la gente de este país, al entrar en los famosos campos inhóspitos de Argelés-sur-Mer, St-Cyprien y otros, encerrados todos con púas y alambradas, que después de nosotros, les tocaría a ellos el turno, nos miraban como si estuviéramos *chalaos* o locos.

Luego, más tarde, cuando los intereses creados de unos y otros no quisieron hacer nada para apartar, ni dejárnoslo para nosotros, el famoso «Enano» de El Pardo, a pesar de los numerosos artículos en favor de las libertades que contenía la Carta de San Francisco, dijimos que este nacimiento denominado la O.N.U. no sería «macho» como aconsejaban las circunstancias de aquel momento; fué una «hembra» incapaz de guardar su virginidad y que por este mismo motivo no serviría para defender, lo que por dignidad humana debía defenderse.

Y la lógica también nos dijo que aquel organismo nacía muerto.

La verdadera Libertad no será jamás defendida por los intereses creados ni los Estados cuyo trabajo consiste en organizar guerras y sistemas de opresión.

M. MARGARIT

LES IDEES D'UN UTOPISTE SUR L'EUROPE

(Suite de la page 8.)

la feuille attestant l'enterrement dûment payé des citoyens s'échappant finalement de toute cette paperasserie.

La moitié d'une nation se compose souvent de ronds-de-cuir peinant avec leur porte-plumes à faire le partage d'une production que l'autre moitié seule est occupée à arracher à la terre, partage éliminant les ronds-de-cuir eux-mêmes, en finissant toujours par combler une petite minorité. Qu'une telle production insensée ait lieu dans une mêlée perpétuelle ne fait nullement l'étonnement des Européens naissant et mourant dans ce milieu, pas plus que de voir ladite production aboutir à des catastrophes de famine et de guerre européennes. Ces gens-là vont au travail, salariés par leurs maîtres, à la manière des gladiateurs romains saluant leur empereur par le cri de « Ave César ! nous allons mourir ! »

Le partage inimaginablement horrible des produits du travail se manifeste le plus clairement dans le fait que les Européens sont divisés en des classes ou des castes. Tout en bas on trouve ceux qui n'arrivent même pas à s'élever au rang des salariés, les sans-travail, dont nul n'a besoin pour le moment, les pauvres vaincus dans le combat pour obtenir tout au moins le sort des esclaves, les parias sombrant dans l'inoccupation et la faim, les prolétaires passibles des lois de l'assistance publique. Après eux, vient la grande foule ne profitant jamais des lois sur le droit de possession, par la simple raison de n'avoir jamais rien possédé et ayant toujours dû travailler pour les possesseurs, la classe ouvrière comme ils s'appellent, souvent avec un orgueil mal compris d'appartenir à cette classe avant-dernière dont la plupart ne sortiront jamais, le salaire des salariés étant toujours limité au strict nécessaire pour les maintenir liés à leur propre classe.

Par opportunité, les classes dirigeantes pourront faire monter jusqu'à elles les conducteurs des travailleurs, à condition qu'ils se rallient à l'Etat dont la base est le salariat; les travailleurs restent toujours sur place, ils ont aujourd'hui le minimum de salaire qu'ils avaient déjà du temps où le machinisme a commencé à inonder de richesse l'Europe sans faire la part des travailleurs qui, d'avance, ne possédaient rien de la terre ou des matières premières. En Europe, les ouvriers reçoivent un salaire suffisant justement à faire croître et multiplier la classe ouvrière; leurs dirigeants peuvent devenir des ministres; ils restent, eux, des salariés.

Après les deux classes inférieures ci-dessus nommées, vient, en Europe, celle des fonctionnaires, des millions et millions occupés de la comptabilité improductive du partage insensé des produits du travail salarié, et du maintien du désordre actuel : les gens des bureaux, de la politique, de la police, de l'armée, un tas de parasites, depuis le préposé de l'assistance publique jusqu'à monsieur le député; depuis le curé prêchant l'abnégation des petits, jusqu'au rentier vivant de cette abnégation d'autrui et, par là-même, le meilleur support de l'Eglise. Les fonctionnaires entr'eux sont d'ailleurs divisés en catégories, de sorte que l'égalité devient inexistante dans la même souche sociale; la plupart se trouvent en bas de l'échelle, côte à côte des salariés, tandis qu'une caste de fonctionnaires bien rémunérés coudoie les classes les plus avantagées, dont ils appuient, par conséquent, la prédominance.

La masse des petits fonctionnaires voyant dans leurs émoluments une assurance qui leur a été consentie par l'Etat, tout comme les salariés se jugent assurés par leurs salaires, il s'ensuit qu'en Europe presque tous adhèrent à l'Etat. Les catastrophes et le désordre sont d'ailleurs inhérents à cette conception de l'Etat; mais personne ne veut s'en apercevoir. Et le prince ou bien le président, le fonctionnaire le plus haut placé, ne renversent naturellement pas l'échelle sociale sur laquelle ils sont grimpés.

Malgré le fait des fonctionnaires ne participant point à la production et occupés seulement à la comptabilité insensée d'une production également insensée, le pas jusqu'aux hautes classes ne se trouve franchi qu'en arrivant aux personnes vivant exclusivement du travail d'autrui, donc de leur pouvoir sur autrui, à savoir aux capitalistes, à la petite caste des possédants, les maîtres de la caste avilie des esclaves.

L'idéal de tout bon Européens est d'avoir des salariés travaillant pour lui. Car avoir des rentes, des actions, des fortunes n'a jamais voulu dire autre chose que d'avoir des salariés, esclaves modernes; celui qui touche au guichet d'une banque 100.000 francs de profit ne serait jamais en état de les toucher sans l'existence de quelque 1.000 hommes travaillant pour lui quelque part dans le monde du 1er janvier jusqu'à la Saint-Sylvestre. Et par là même l'ordre capitaliste, s'il est, se trouve être contraire à la morale, à moins de définir la morale comme s'accordant à la bataille engagée autour du capital; en effet, c'est là la définition adoptée par les Européens; donc, ils ont le sentiment d'être des braves gens.

La maxime de l'ex-empereur Guillaume II, suivant laquelle « la force prime le droit », n'est reniée que par ceux qui subissent la force, et leur protestation se change de suite en un tort; mais leur propre force, à eux, ou ce qui en reste, est élevée à un droit, par ce fait même que partout la force a été mise en système et la conquête de la force prônée comme étant le but de la vie.

Des philosophes ont prétendu que l'évolution de l'humanité n'était possible que justement en passant par la lutte et par la victoire des plus forts, le lot des plus faibles étant naturellement de s'effacer pour le bien de l'évolution. Ils ne voient pas que, même en éliminant la théorie de la victoire des plus forts et la mort des plus faibles, même en faisant du travail une entreprise commune au lieu d'une lutte aveugle, et même en remplaçant la production pour le profit par la production pour le besoin, il restera toujours de quoi lutter, mais en des combats ayant un but plus élevé que le pouvoir et des torts envers le prochain.

Donc, le premier progrès à accomplir chez ces nations s'entretuant toujours doit consiste dans l'établissement d'une morale autre que celle ayant conduit l'Europe à la débacle. L'utopiste s'étonne avec raison de toutes ces classes dues justement à l'absence de toute morale. Les lois abondent en Europe, c'est vrai; mais si ces mêmes lois étaient là pour protéger la morale, tout le monde serait passible des lois et à punir, dans les sociétés qui ont pour base l'amoral.

Les limites entre les classes sont naturellement mobiles là où tout est une lutte pour sortir des rangs de ceux qui travaillent et arriver à avoir des salariés sous ses ordres. On vit de spéculations, et l'on finit par faire faillite et succomber dans le prolétariat, ou bien on a de la chance et va du côté opposé. Une chose est inimaginable : un millionnaire vivant de son propre travail; s'il en faisait l'essai, il cesserait tout de suite d'être millionnaire, car les millions n'ont jamais nourri personne, et il tomberait dans le prolétariat.

L'existence des classes augmente le conflit des intérêts, déjà déterminé par le système de production. Ainsi, la classe dirigeante a intérêt à refouler la classe des travailleurs, tandis que l'intérêt de celle-ci doit être de faire assaut contre ses maîtres. Sous le régime du salariat, l'intérêt des uns est dans le relèvement des salaires, celui des autres dans leur abaissement; les débitants voient le bonheur dans des prix élevés, les clients demandent des prix de bon marché; à la Bourse, la hausse combat la baisse; l'officier rêve de guerre, le paysan la paix; la main-d'œuvre féminine fait la concurrence à la main-d'œuvre masculine; les foyers tiennent à garder les adultes, les usines les capturent; une offre de travail trop grande augmente le nombre des chômeurs, une demande de travail trop restreinte mène à une production inférieure au besoin; les sans-travail prêtent la main aux profiteurs en les aidant à faire descendre les salaires de toute la classe ouvrière; les négociants ne vendent pas leurs marchandises au moment où le public en a besoin, mais bien au moment où la vente comporte un profit, de sorte qu'on a vu des stocks de blé passant en engrais dans des temps de famine; les gouvernements tiennent aux impts, tandis que les imposés tiennent à un dégrèvement général; et les Diètes parlementaires ne sont pas les arènes où se livrent les combats entre tous les intérêts divergents. La démence sociale a atteint son apogée sous lions sont tués ou mutilés et la grande guerre, quand des mil-d'autres millions ont été des profiteurs priant leur Dieu à eux de faire continuer les tueries.

Le système monétaire de l'Europe constitue une confusion qui ne laisse aucun espoir; des peuples s'appauvrissent afin que d'autres puissent s'enrichir, ainsi que se passe parmi les particuliers : il faut bien des pauvres pour faire un seul riche. Quand les nations européennes se sont battues et ont fait la paix; valeur monétaire se dresse contre valeur, et les politiciens vont de congrès en congrès sans en tirer autre chose que la constatation d'un désordre général sans limites. Des révolutions en naissent, cela va de soi; mais ce sont toujours des révolutions politiques, les peuples changent de maîtres, une révolution sociale changeant de système étant totalement inconnue. Ces malheureux n'arrivent tout au plus qu'à se donner un nouveau gouvernement et à continuer à être gouvernés; l'idée que les hommes puissent se gouverner eux-mêmes leur fait peur. Il manque aux Européens le courage de la pensée; tous ont des scrupules; mais changer d'opinion, changer de système leur paraît toute une aventure. Cela nous rappelle un vieux conte allemand, peu connu aujourd'hui, même en Allemagne :

— Il était une fois un roi qui, par trois nuits de suite, eut un songe bien singulier. La première nuit, il rêva d'une souris grasse qui traversa en courant son édredon. Mais on en rêve tant et tant, qu'il n'y réfléchit guère. Or, la nuit suivante, il rêva d'une souris maigre qui fit le même exercice, et c'est alors qu'il commença à trouver la chose tout à fait extraordinaire. Et quand, la troisième nuit, il rêva d'une souris aveugle traversant le lit, il eut des scrupules, et il envoya chercher ses ministres responsables.

Le roi leur dit ses songes et on fit un Conseil d'Etat. Plus tard, les ministres entrèrent en petit comité afin de bien peser les solutions possibles. Etant tombés d'accord, ils dépêchèrent le ministre de l'instruction publique pour faire part au roi du résultat.

— A la bonne heure ! dit le roi; parle, toi.

Et le ministre de répondre que, selon lui et ses collègues, la souris grasse devait avoir trait aux magistrats de Sa Majesté et à tous ceux vivant gras dans le pays. Cet éclaircissement mit le roi en joie. Et la souris maigre donc ? Avec permission, ça ne pouvait être que la classe des salariés, courant toujours sans jamais engraisser. Le roi fronça les sourcils et demanda l'explication de la souris aveugle. Vraiment, le ministre n'osait pas le dire.

— Parle, commanda le roi; même au pire cas, je ne te ferai pas de mal.

— La souris aveugle, fit le ministre en hésitant, c'est Votre Majesté elle-même; car elle n'y voit rien du tout.

Et le conte, remarquez-le bien, finit ainsi : « Alors le roi eut de grands scrupules et il laissa tout à l'Etat. »

Voilà justement l'Europe pleine de gens scrupuleux, de cotisants de sociétés nombreuses créées pour le progrès des scrupules, de citoyens laissant finalement tout à l'Etat. Les gras, les maigres et les aveugles sont également pleins de scrupules; mais la lâcheté de leur pensée est tellement devenue leur seconde nature que personne ne pense jamais à faire de l'Europe autre chose qu'une vallée de misère où chacun tire de son côté, et le diable happe celui qui se trouve le dernier. Les congrès européens, convoqués pour le salut de l'humanité, se suivent sans que rien ne soit changé.

L'idéal dans ce bas monde est toujours le bon citoyen étatiste, attendant tout son dû dans l'autre monde, si pourtant il existe, et si le bon citoyen a la chance de jamais y arriver. Cela leur coûte, à ces braves citoyens, un effort intellectuel énorme de se débarrasser seulement d'un roi scrupuleux. Ils n'agissent que péniblement, par ce même fait qu'ils portent sur le dos un cadavre, un état de culture décédée, une momie embaumée.

L'art européen n'est que de la pure tradition; une fois qu'on a commencé à figurer un Christ quelconque de telle et telle manière, on y adhère pendant des siècles. A-t-on un idéal ? On l'encadre pour un musée érigé en l'honneur de l'immortalité; et, dans la littérature, cela se passe de même, elle n'est guère qu'une marche dans le désert avec les tables de la loi, en dehors de la terre promise où personne pense ne jamais mettre les pieds de son vivant, à peine en trépassant. Mais tout le monde a des scrupules, surtout devant tout ce qui est nouveau; et en Europe rien n'est plus nouveau qu'un homme marchant et pensant seul, là où tout le monde marche et pense en foule.

UNOS Y OTROS

¿No hay cabida alguna en el coloquio de los grandes y esclarecidos cerebros internacionales? ¿No hay violación posible a lo establecido en los mandamientos de la buena conllevancia o convivencia?

Hay que mantenerse tieso cual estátua en medio de una plaza cualquiera, avergonzada de ver tantas obscenidades públicas, mientras otros pasan por la maroma como hábiles volatineros. Les han acostumbrado a ser equilibristas y evolucionan sin peligro a sufrir ningún accidente grave. Saltan en el aire sin caer al suelo, y aprenden un poco de cada poco, para no pecar mucho, que pudiera privarles de seguir haciendo piruetas. Yo no sabía quiénes eran; ahora lo sé y no me arrepiento de conocerlos en su salsa. Son como me lo supuse: A barriga llena huelgan consejos.

Bueno, pero ¿hay o no un sillón vacío en la mesa redonda? Sí, le hay, desde aquí lo estoy viendo. Adentro, pues...

Me propuse entrar y he entrado. ¿Que soy un intruso? No, lo sé, sólo puedo decir que estoy aquí, no en la calle. Mi trabajillo me ha costado; pero lo he conseguido. He logrado reunirme con vosotros, con todos vosotros y no con los otros; a éstos los he dejado donde siempre se los encuentra, aunque ahora, aparentemente, han huído de allí, pero están allí y aquí. En los dos sitios están. Hay que hacer justicia a la verdad, y yo la hago con todos los honores, cual si fuera a un general en jefe de todas las maniobras nacionales e internacionales. De todo lo dicho doy fe sin descender al suelo. Discreción y vigilancia ha de tenerse en trances como los presentes.

He ahí la actualidad panorámica de un mundo carcomido por la lepra de todos los siglos, ya que lepra es, y de la mala, el Estado, totalitario o no, que de ambas formas es Estado y nada más que Estado, mas se da la desgracia que, eventualmente — no sabemos el tiempo que durará — es más Estado que fué ayer, menos humano, más legalista, a causa, indiscutiblemente, de los trabajadores que todavía no están desengañados de que sin esa fuerza coercitiva, que nada regula y lo consume todo, estarían mejor considerados, mejor retribuídos, gozando plenamente de la libertad y de unos derechos que hoy no tienen.

Nada de cuanto estamos presenciando tiende a mejorar la situación de los pueblos. En todas las acciones y encuentros internacionales de las primeras figuras visibles y de relumbrón de los Gobiernos representados, hay, ni por soñación, un átomo de vergüenza, y lo que ayer sostuvieron, hoy lo desmienten. El cinismo es rico en genuflexiones, para erguirse después como un coloso, abriéndose paso por todos los ámbitos sociales.

Vivimos en un ambiente de infectas toxinas y no tratamos de desinfectarle, de hacerle más benigno. Estamos empalizados a él y lo aguantamos impávidos, mudos, esperando lo que jamás llegará si el hombre no hace nada para que llegue. Y no es hablar en tono de mal agüero esto que aquí apunto, sino la fiel exposición de la exploración hecha a través de lo que vemos y palpamos.

Cuba, Rusia, Estados Unidos. Emboscados para acabar con Cuba. Los dos leones despedazarán a la presa. Juegos de Estados y ganancias distribuídas entre los dos. Un nuevo modelo de enjugar las lágrimas cocodrilescas.

En todos los problemas internacionales en que intervienen esos dos imperialismos, el que pierde no es ninguno de ellos, sino aquella o aquellas naciones que se inclinan por uno o por el otro. Así lo estamos viendo desde que guapamente se distribuyeron el mundo entre la pareja.

Si la teoría de la evolución no se contradice, podemos descansar tranquilos, porque el deliquio que sufren los pueblos, producto del hambre material y moral, desaparecerá a medida que avance el progreso. A mi me da mucho que pensar todo eso, puesto que en la actualidad no se ve nada lisonjero para el porvenir, lo que se presta a muchas dudas y conjeturas sobre el poder de la evolución en el desenvolvimiento de los Estados, ya que mientras estos se unen entre sí, para ser más autoritarios, más fuertes, los trabajadores se desunen hastiados de tanta porquería sindical-reformista, aunque no hay que desconfiar en que esos mismos trabajadores llegarán a comprender el camino que deben seguir para alcanzar, por medio de la acción directa (nada más eficaz hasta ahora), lo que de otra manera jamás conseguirán.

Todas esas Centrales Sindicales de millones y millones de afiliados, no reportarán al obrero más de lo que hasta el momento presente le han reportado: Cero como ser humano. Cero como persona. Cero como hombre libre. Nada. ¿Se debe todo esto también a la evolución? Hoy día hay y suceden cosas tan raras, que no puede afirmarse ni sí, ni no.

MINGO

LES IDEES D'UN UTOPISTE sur l'Europe

Ce qui m'étonne le plus chez les Européens, ce'st que ces gens-là pensent toujours en foule. Ils se font des opinions communes, et leur but le plus élevé est de les faire régner, de sorte qu'elles finissent par avoir le dessus sur toutes les opinions particulières. Les opinions majoritaires prennent force de loi, et les personnes qui les violent sont punies. La contrainte répugnant aux hommes les meilleurs, ce sont les plus mauvais qui arrivent au pouvoir. Les meilleurs sont mis de pair avec les criminels, et les lois de contrainte étant violées par les bons et par les mauvais, il s'ensuit que tous les pays de l'Europe sont remplis de commissariats de police, de cours de justice et de prisons.

Pourtant, on prétend que la liberté consiste à professer toutes les opinions, pourvu qu'elles ne troublent point l'ordre public. On fait la guerre aux opinions d'autrui, au lieu de les faire coopérer en paix avec les siennes; on assassine pour des opinions divergentes, souvent en dedans des limites de son propre pays, et dans les grandes occasions on se fait des guerres militaires internationales. Quant à la liberté d'avoir des opinions à soi, elle est anéantie d'avance par les lois de la majorité, celles-ci faisant toujours violence à la minorité. En fin de compte, la majorité n'est qu'une pure fiction, les lois faisant également violence à la majorité; en effet, elles ont partout pour but final la protection du droit de posséder; or, on s'est arrangé, en même temps, de telle sorte, que la majorité ne possède rien.

Ceci remonte à l'introduction de la technique machinale, alors que ces gens ont omis de faire des machines la possession de tout le monde; car bien que vivant avec des opinions en commun, on rejette la possession en commun, paraissant pourtant la plus sensée des deux. Au contraire, on fit des machines la propriété d'une minorité, à savoir la propriété d'une minorité de peu de personnes, et la suite en a été que l'énorme progrès dans les machines n'a, jusqu'à ce jour, diminué seulement d'un quart d'heure le travail quotidien des ouvriers faisant marcher les machines sans avoir droit de propriété à la moindre roue.

Il va de soi que de pareilles façons d'agir doivent faire de la minorité possédante les gouvernants, les lois ayant trait surtout à la protection du droit de posséder, donc à la protection des rares personnes possédant les machines, et par là également la terre qui n'est ouvrable que les machines y aidant. Arrive-t-il un homme ayant l'opinion personnelle, que tout cela est de la folie, les possédants, de par leur gouvernement, nieront naturellement la liberté de cet homme à avoir une opinion révolutionnant à un tel degré la société actuelle de l'Europe; et étant donné que, dans une société composée de pareilles folies, il doit y avoir nécessairement quelques hommes révolutionnaires, le droit de la liberté de penser ne peut donc pas exister. Ces gens-là, on s'est imaginé de les appeler des utopistes. C'est très flatteur pour le pays de l'Utopia qui ne voudrait, à aucun prix, se faire appeler le pays de l'Europe.

Presque tous les Européens sont des hommes basant leur vie sur des opinions communes, les législateurs imprimant une forme de contrainte à ces opinions, les électeurs choisissant les législateurs, les militaires dressés à protéger les lois, les prêtres enseignant que toute autorité émane de Dieu, les auteurs et les journalistes prêchant également la morale, tout le peuple de travailleurs élevé dans l'opinion commune que l'ordre public ne pourra être que ce qu'il est, c'est-à-dire le désordre. A la tête de ces pays, toujours en conflit avec eux-mêmes, s'étale en symbole un prince ou un président, ordinairement en uniforme militaire de grand guerrier.

Quand les Européens se battent le plus durement en leur propre nation ou bien à l'extérieur, cela se fait toujours en vertu de cette opinion commune que tous les hommes, les mauvais et les bons, sont des frères, ce qu'il ne peuvent nullement être; mon prochain ne sera jamais que celui qui m'est proche, et si les hommes sont mauvais, ils seront simplement incapables d'être des frères. Mais en Europe on raffole de cette sorte de phra-

Par J. F. IPSEN

ses communes, dont celle de liberté, égalité et fraternité est des pires; car même chez nous, en Utopia, la liberté, égalité et la fraternité n'existent que soumises à certaines conditions, et en Europe on ne trouvera d'ailleurs que contrainte, inégalité et guerre au voisin, le tout dûment légalisé.

Une autre phrase très répandue est celle de l'amour de la patrie; la plupart ont des pères n'ayant jamais possédé un lopin du pays de leurs pères, et ceux qui possèdent la patrie se l'arrachent entre eux, en s'arrachant aussi la patrie des autres peuples. Dernièrement, on s'est fait une guerre à tous les diables pendant quatre années de suite, et une paix étant enfin établie, ce ne fut qu'un pas vers une nouvelle guerre, sûrs qu'on était que bientôt tous les diables seraient encore lâchés sur ce pauvre vieux monde. La foi en Dieu n'existe également qu'en tant que phrase; aucune société religieuse, aucune Eglise n'a confiance en la bonté d'un Dieu, le dogme commun étant que tous les hommes sont mauvais, à quoi s'ajoute le non-sens des hommes étant des frères.

Pour le renforcement de tels dogmes et de tels non-sens, les Etats entretiennent des écoles et des universités. Les enfants et les jeunes gens sont élevés avec méthode dans l'art de penser avec les pensées d'autrui. On est né Utopiste, mais on est dressé Européen. Toutes les opinions sont uniformisées, autorisées, bien enfoncées dans les têtes; pendant des siècles, on a tué ou chassé hors du pays ceux qui pensaient de leur propre pensée et qui étaient arrivés, par là-même, à avoir une opinion autre que celle de la foule; souvent, on les a emprisonnés et mis à mort par milliers; même dans le plus petit pays, l'Etat a eu ses bûchers, l'humanité ses martyrs, et la foule majoritaire en joie devant les aflictions d'un Galilée ou d'un Kropotkine est recrutée par les casernes d'éducation. Celles-ci n'ont précisément que le seul défaut d'être des casernes, défaut capital d'ailleurs.

En somme, l'enseignement serait à louer, n'était le fait que tout le savoir se trouve édifié sur une fausse base, sur des traditions transmises de génération en génération sans renouvellement. Les enfants sont élevés dans la religion du pays, mais point dans le respect des croyances commençant à la frontière la plus proche, de sorte que la foi religieuse est distribuée selon la géographie, cette même géographie qui est une cause éternelle de conflits avec les voisins. La jeunesse est éduquée à fournir des citoyens sous la tutelle de l'Etat, c'est-à-dire des salariés, des soldats et des payeurs d'impôts, le tout finissant dans un type commun pour toute l'Europe, un homme marchant à la tombe plié sous le joug de la foi en des autorités fausses C'est la part des femmes de mettre au monde de tels êtres estropiés corps et âme, afin de prévenir des révoltes contre les vieilles idoles de laideur dont la fausseté n'est révélée à personne, même pendant les déboires les plus cruels.

Ainsi, la grande guerre fut de la moindre importance; en effet, elle laissa des peuples entiers dans l'idée obsédante de l'Etat grand protecteur des citoyens. C'est vrai que même un Européen ne saurait guère fermer les yeux sur ce fait que ce sont les gouvernements qui poussent les peuples vers des guerres intestines et extérieures, mais il reste aveugle dans son for intérieur.

Cette sorte de cécité se rencontre un peu partout. Le citoyen d'un Etat dit civilisé ne voit point qu'il passe sa vie dans une atmosphère de civilisation corrompue. Les progrès bien visibles l'éblouissent; ainsi les progrès dans la mécanique de la guerre sont tellement formidables que peu d'Européens s'aperçoivent que la guerre a pour base essentielle une idéologie tout à fait surannée. De même, se trouve-t-il ébloui par le parlementarisme, l'invention ingénieuse des gouvernants du droit de vote, et il croit ferme en sa participation dans le gouvernement des destinées de son pays; il le croit même après la guerre, où nulle part personne n'est venu demander aux peuples leur opinion à eux.

En Europe qui, et avec quelle raison ! s'appelle le vieux monde, on s'enthousiame encore pour ce qui est appelé le droit des peuples, et cela malgré le fait que la majorité ne gouverne jamais et que, en outre, la majorité a toujours tort. Le progrès n'émane jamais de la majorité, toujours de la minorité, souvent d'un seul. Il va sans dire que cette sotte confiance en la majorité a affaibli l'individu, ainsi que la minorité partant affaibli le progrès; s'il s'agit d'une action, les Européens viennent en foule, de préférence en majorité, et surtout en Etat. Par là-même l'Etat se définit : manque de progrès. Car tout en reconnaissant que l'Etat est gouverné par une minorité, cette minorité se trouve toujours liée, dans sa manière de penser, à la majorité dont elle est sortie; en somme, on ne voit que des Européens pensant et agissant en foule, par l'intermédiaire de l'Etat, et, conséquemment, leurs idées et leurs actions sont à peu près stationnaires, comme l'a si bien dit le philosophe allemand Nietzsche : « Ils sont là à regarder bêtement les pensées que d'autres ont pensées avant eux... ils ont appris, à l'instar du flamant bariolé, à se tenir debout de longues heures dans des mares de peu de profondeur ! »

Ainsi le droit de vote, connu et expérimenté par les Chinois déjà en l'an 1100 avant notre ère; ainsi le suffrage des femmes, en route juste au moment où les hommes commencent à en avoir assez du leur, discuté en Europe depuis l'an 1792; ainsi la journée de huit heures, l'idéal de ces individus singuliers, examinée, réexaminée et surexaminée depuis l'an 1840. Venez à eux avec l'affirmation que la terre est assez riche et le travail assez fort pour leur procurer une nourriture suffisante dans la moitié de ce temps, et ils vous crieront : « Utopiste ! »

Les Européens aiment ce qui est compliqué, et par conséquent ne comprennent pas ce qui est simple. Leur vie de tous les jours se trouve embarrassée d'un tas de lois et de règlements dont nul ne connaît ni le nombre ni le contenu; les légistes même y perdent leur latin, et pourtant ils ont dépensé leur temps à bien suivre toute cette paperasserie; ils sont en un désaccord perpétuel sur l'entendement des lois, ainsi que le sont les tribunaux. Ces lois se succèdent et s'améliorent si l'on peut dire, elles sont reprisées comme de vieux bas; elles changent d'un pays à l'autre; elles pourront être tournées dans plusieurs directions comme le timon d'une voiture; elles sont suivies et transgressées; elles sont la peur des mauvais, une source de querelles et de méchanceté; elles sont le mépris des bons, parce que l'origine du bien se trouve ailleurs que dans des prescriptions; elles sont souvent incompréhensibles; mais l'Européen en raffole, qu'il parte pour son travail, pour une élection ou pour faire la guerre. Qu'elles soient toujours une violence contre les personnes s'y opposant, cela n'a pas la moindre importance auprès des hommes s'adonnant à l'idée de l'Etat.

D'où sort-elle donc cette idée, d'où vient cet engouement pour ce qui est compliqué ? Du sentiment de faiblesse s'emparant de ceux qui vivent dans des troupes trop grandes, en s'associant à des mesures et à une providence. Cette simple vérité qu'on vit mieux sa vie dans une commune que dans un Etat n'est pas comprise, quoique les Européens aient eux-mêmes vécu une telle vie, il y a de cela peu de siècles. On a essayé de les révolutionner vers la province, tel en France quand l'an 1789 l'idée de la décentralisation s'est réveillée parmi les hommes surcentralisés; pourtant, un siècle plus tard, ce séparatisme, ce pas vers l'individualisme a été anéanti par l'invention majoritaire de l'Etat dit socialiste, dont on a affublé Karl Marx, bien que celui-ci n'en ait jamais fait la moindre mention.

Les social-démocrates et les nationalistes sont en Europe, après la guerre mondiale, les deux grands partis majoritaires qui ont incarné l'idée de l'Etat, idée par nature contraire à tout progrès.

Mais l'œuvre de la décentralisation est encore de ce monde; on l'appelle également séparatisme, révolte contre la patrie, révolution. De tels efforts se développent en maints endroits, voire en Irlande, en Catalogne, chez les Flamands, dans les Indes, etc... Même en des pays cimentés de longue date, comme la France et l'Allemagne, les centres de gouvernement font de plus en plus l'effet de têtes hypertrophiées qui affaiblissent la circulation saine du sang dans les corps, et l'on se demande : pourquoi sommes-nous gouvernés de Paris, de Berlin ? Néanmoins la confiance en la possibilité de se gouverner soi-même est peu répandue en Europe. On a été élevé dans le salariat, cette dernière forme de l'esclavage qui exige des maîtres, et dans la religion de l'Etat qui exige une providence.

Il va de soi que tout ce qui est compliqué mène au désordre. Une société réglée sur des milliers de lois, dans lesquelles personne ne saura se débrouiller, et inconnues pour la plupart de tous, restera la caricature d'une société bien réglée. Le fait que des hommes sont gouvernés par d'autres hommes se trouvant à des centaines de lieues de leurs administrés, dont ils ignorent souvent tout, mène à ce qu'on a nommé le bureaucratisme, un composé d'ignorances et de pertes de temps.

Encore une production basée sur des salariés doit-elle aboutir à du mauvais travail. En effet, partout en Europe tout travail se fait dans le désordre; on n'entend parler que de conflits, grèves, grèves générales, lock-outs, faillites et débâcles financières, en même temps qu'on voit les assemblées politiques bâcler des lois ouvrières et des lois sur le partage entre le mien et le tien, partage demandant une comptabilité énormément compliquée et coûteuse, l'établissement de bureaux publics, bureaux de statistique, bureaux de contributions, de caisses, de banques, d'état civil, de vie et de mort, jusqu'à

(Suite en page 7).

Journal imprimé sur les presses de la SOCIETE GENERALE D'IMPRESSION (Coopérative Ouvrière de Production)
Ateliers : 61, rue des Amidonniers
Téléphone : 22-89-73 — TOULOUSE

Directeur-Gérant : A. TURMO

ESPOIR CNT AIT

HEBDOMADAIRE ◆ ORGANE DE LA VIe UNION RÉGIONALE DE LA C.N.T.

Les Livres

Lignes de départ

Par Francis JEANSON (1)

Le titre de ce recueil d'essais est peut-être abusif, car on nous signale que ces textes ont été écrits à plusieurs années d'intervalle. Mais, s'il ne s'agit pas, à proprement parler, de points de départ, ce sont en réalité lignes directrices auxquelles on peut estimer que Francis Jeanson s'en est tenu d'une manière constante.

La personnalité de l'auteur, en tout état de cause, incitera le lecteur à examiner avec le plus grand intérêt ces témoignages variés.

Les deux premiers de ces essais sont d'ordre littéraire : Benjamin Constant ou l'indifférence en liberté, et Gide contre Gide où Francis Jeanson se livre à une étude pénétrante de la « vérité de Gide » ou plutôt comme il montre fort bien, à son « absence de vérité ».

Suivent deux textes d'ordre moral : « Le moraliste grandeur nature » et « Le mystère d'autrui ».

Vient alors « Définition du prolétariat ? » et le point d'interrogation inscrit là montre bien que l'auteur se garde soigneusement de tout dogmatisme. Les considérations qu'il développe sont d'ailleurs fort intéressantes. On retiendra particulièrement cette idée que le prolétariat est une « classe sujet », en regard de la bourgeoisie, « classe objet », et que, par conséquent il lui faut assurer lui-même son devenir. D'autre part, l'auteur, influencé par l'importance considérable du parti communiste, en France, semble considérer que c'est vers le communisme que se tourne automatiquement le prolétariat. Et c'est assurément une simplification abusive. Pour la plupart de pays occidentaux, c'est même une erreur fondamentale.

Après avoir traité des « Caractères existentialistes de la conduite humaine selon Jean-Paul Sartre » dont l'intérêt est réel mais un peu étroit, peut-être, Francis Jeanson nous livre ses réflexions sur un thème intéressant : « Athéisme et liberté ». Avec beaucoup de prudence, il se fraie un chemin personnel, choisissant d'exister, « non point par rapport à Dieu, mais par rapport à ceux qui sont ses frères parce qu'ils partagent sa condition ». Et sa conclusion me paraît donner une idée claire de son attitude : « Si la morale est possible, elle n'y perdra pas, et si Dieu existe, je veux croire qu'il y trouvera son compte », écrit-il.

Le recueil se termine par un essai intitulé : « Les hommes malades de la peur », écrit voici deux ans, inspiré sans nul doute par les événements d'Algérie et par la situation en France, mais qu'il est facile de transposer pour un usage universel.

Tout cela fourmille de générosité, d'intelligence et de probité. Ce volume ne s'adresse sans doute pas au tout grand public, mais beaucoup le liront avec intérêt et profit.

J. B.

(1) Ed. du Seuil.

KULTURA 5

Par H. H. KIRST (1)

Hans Hellmut Kirst est l'auteur du célèbre 08/15, qui fut, on s'en rappelle un succès du cinéma. Le roman se passe dans un camp de prisonniers allemands en U.R.S.S., après la guerre apparemment. La figure marquante de l'ouvrage est Grumert, prisonnier habile, généreux qui s'efforce de créer quelque chose dans cet univers à vrai dire assez bonhomme. L'histoire est raconté habilement et est même parfois émouvante. A condition d'oublier la guerre, les nazis, le régime concentrionnaire, voilà un bien agréable roman.

E. B.

(1) Ed. Marabout-Géant - 35 F.